BOCCACE

OU

LE DÉCAMÉRON

COMÉDIE EN CINQ ACTES, MÊLÉE DE CHANT

PAR BAYARD

EN SOCIÉTÉ AVEC

MM. DE LEUVEN, BRUNSWICK ET DE BEAUPLAN

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE
LE 23 FÉVRIER 1853.

34120

PARIS
MICHEL LEVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS.
1853

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

JEAN BOCCACE	MM.	FECHTER.
MAMOLINO, tonnelier		HOFFMAN.
LAMBERTINI, officier		LUGUET.
LE PRINCE CANDAULE		GIL-PEREZ.
GULFAR, soldat provençal		ALLIÉ.
CALANDRIN		CHAMBERY.
QUINQUIBIO, bourgeois		BACHELET.
MARTELIN, mendiant		ROGER.
FIAMETTA	Mmes	FARGUEIL.
NÉIPHILE, femme de Calandrin		SAINT-MARC.
SIMONNE, femme de Mamolino		CICO.
BARBARA		CHAMBERY.
MARIELLE		DUPUIS.
BEATRIX		VILLOT.
BERTA		MARIE.
PREMIÈRE DAME DE LA COUR		JEANNE.
DEUXIÈME DAME		HENNECART.
TROISIÈME DAME		VALÉRIE.
PREMIER SEIGNEUR		FERDINAND.
DEUXIÈME SEIGNEUR		ZELGER.
UN HOMME DU PEUPLE		HÉBERT.
UN OFFICIER		BASTIEN.

Seigneurs et Dames, Pages, Soldats, Paysans, Bourgeois et Bourgeoises, Femmes du Peuple, etc.

S'adresser pour la musique à M. Taranne, rue Montmartre, n° 15.

AVIS. — Vu les traités internationaux relatifs à la propriété littéraire, on ne peut représenter ou traduire cette pièce à l'Étranger sans l'autorisation des Auteurs, ni la réimprimer sans l'autorisation des Auteurs et des Éditeurs.

BOCCACE

ACTE I.

Le théâtre représente un carrefour de la ville de Florence; des maisons à droite; un cabaret sur le premier plan; à gauche, un large portail qui est l'entrée des étuves.

SCENE I.

CANDAULE, MARTELIN, QUINQUIBIO.

(*Au lever du rideau, Martelin le mendiant, couvert d'un manteau en loques et d'une vieille coiffe, est assis, et mange à la porte du cabaret. Quinquibio entre par le fond à gauche, et se dirige à droite. Musique jusqu'à l'entrée de Boccace.*)

MARTELIN, *tendant son bonnet.*

Au pauvre aveugle, s'il vous plaît!

QUINQUIBIO, *s'arrêtant.*

Ma femme ne m'attend pas sitôt à Florence; quelle bonne surprise! (*Au moment de sortir, il se retourne pour regarder Candaule, qui vient en chantant, puis il entre chez lui.*)

CANDAULE, *venant de la droite et chantonnant.*

Tra, la, la, la, la, la! (*Au mendiant qui se lève.*) Holà, bonhomme?

MARTELIN.

Qui va là?

CANDAULE.

Est-ce que tu n'y vois pas, drôle?

MARTELIN.

Je suis aveugle.

CANDAULE.

Ah! c'est une raison. (*Bas.*) De quel côté sont les étuves de Florence?...

MARTELIN.

Les étuves, madame?

CANDAULE.

Hein? (*A part.*) Il me prend pour une femme, ça me flatte.

MARTELIN.

Sur le cours, en face de ce cabaret.

NOTA. — Les indications de mise en scène sont prises de la scène.

CANDAULE, *regardant à gauche.*

Là! (*Il hésite.*) Ah! bah! (*Il va pour entrer.*)

MARTELIN, *le suivant.*

Au pauvre aveugle, s'il vous plaît?

CANDAULE, *sur les marches, se retournant.*

Hein!

MARTELIN, *tendant la main.*

Au pauvre aveugle!...

CANDAULE.

Ah! j'ai cru qu'il me parlait... (*Il entre aux étuves.*)

MARTELIN.

Le ladre! (*Il sort. Au même instant on entend à droite au fond le cliquetis de deux épées, puis la porte de la maison de Quinquibio s'ouvre avec violence, et l'on aperçoit Boccace fuyant devant Lambertini, qui le poursuit l'épée à la main. Quinquibio, tout effrayé, cherche à mettre le holà entre eux.*)

SCENE II.

BOCCACE, QUINQUIBIO, LAMBERTINI.

LAMBERTINI, *l'épée à la main.*

Par la mort! laissez-moi le tuer comme il le mérite!

BOCCACE, *de même.*

Par saint Jean, mon patron, laissez-moi lui passer mon épée au travers du corps.

QUINQUIBIO, *se jetant entre eux.*

Arrêtez, seigneurs cavaliers!

BOCCACE.

Mais, laissez-le donc venir.

QUINQUIBIO.

Que je sache au moins...

LAMBERTINI.

Pourquoi je veux tuer cet homme? Parce qu'il refuse de me payer cent ducats que je lui ai gagnés au jeu. Dette d'honneur!

BOCCACE.

Oui, avec des dés pipés.

LAMBERTINI, *brandissant son épée.*

Ah! j'aurai raison de ton insolence!

QUINQUIBIO.

Eh! par saint Jacques! allez vous tuer ailleurs; mais apprenez, seigneurs cavaliers, qu'on ne se poursuit pas ainsi, jusque

dans la chambre de ma femme, qui peut en faire une maladie.

LAMBERTINI.

C'est lui qui s'y était réfugié, le lâche!

BOCCACE.

Il m'a appelé lâche!

QUINQUIBIO, *effrayé.*

Ah! les enragés! Allez au diable! Je vais rassurer ma femme, qui peut en faire une maladie!... Ah! mon Dieu! mon Dieu!

BOCCACE *et* LAMBERTINI, *s'allongeant des coups sans se toucher.*

Tiens! tiens! tiens!

QUINQUIBIO, *rentrant chez lui.*

Allez! allez!

LAMBERTINI.

Drôle!

BOCCACE.

Infâme!

SCENE III.

BOCCACE, LAMBERTINI. (*Ils s'arrêtent, s'assurent que Quinquibio est sorti, et se regardent en pouffant de rire.*)

BOCCACE et LAMBERTINI.

Ha! ha! ha!

BOCCACE.

Chut!... La dame Quinquibio a de l'esprit.

LAMBERTINI.

Plus que son mari.

BOCCACE.

Vive Florence pour les femmes!

LAMBERTINI.

Et pour les maris. (*Ils se mettent à rire et se donnent la main.*) Ah! vous étiez mon rival?

BOCCACE.

C'est vous qui étiez le mien! J'étais arrivé le premier.

LAMBERTINI.

Ah! je ne vous en veux pas... contez moi ça...

BOCCACE.

Volontiers, mon cher... mon cher?...

LAMBERTINI.

Lambertini.

BOCCACE.

Seigneur Lambertini. Je passais dans cette rue, la coiffe sur l'oreille, le poing sur la hanche et le nez en l'air, comme un amoureux sans emploi qui cherche aventure.

LAMBERTINI.

Je connais ça.

BOCCACE.

Lorsque j'avisai à cette fenêtre une petite dame au fin sourire, à l'air éveillé...

LAMBERTINI.

La femme de ce balourd de Quinquibio.

BOCCACE.

Elle semblait attendre avec impatience quelqu'un qui n'arrivait pas... ce n'était pas son mari.

LAMBERTINI, *riant.*

Non, c'était moi... qui tentais à deux lieues d'ici une autre aventure.

BOCCACE, *de même.*

Infidèle ! Bref, ses regards rencontrent les miens. Je la salue; elle me rend mon salut... Ma foi, je monte les degrés; j'entre... elle veut me renvoyer, mais pas moyen ! Quand je suis quelque part, je tiens ferme, et me voilà à ses pieds, lui contant mon amour que ses beaux yeux rendaient plus éloquent.

LAMBERTINI.

Elle a des yeux superbes !

BOCCACE.

Nous causions en amis, tous les deux, lorsqu'une voix se fait entendre dans l'escalier. « C'est Lambertini ! s'écrie-t-elle. — Lambertini, qu'est-ce que c'est que ça ! — Un jeune officier de la maison du grand-duc... un fat, un brutal... » (*Mouvement de Lambertini.*) Excusez, c'est elle qui parle.

LAMBERTINI.

Moi, son ami depuis six semaines !

BOCCACE.

Six semaines ! c'est bien long ! c'est presque un mari... Vous l'ennuyiez, c'est clair !

LAMBERTINI.

Et vous ?

BOCCACE.

Je la désennuyais... Eh ! vite... me dit-elle, cachez-vous-là, et elle me montrait une armoire faite exprès.

LAMBERTINI.

Je la connais cette armoire... j'y ai passé des heures entières.

BOCCACE.

Comment vous y teniez-vous ; en long ou en travers ? Moi, j'étais debout, la bouche sur une ouverture qui me donnait de

l'air... C'est commode pour ne pas étouffer et pour voir ce qui se passe. Hein ! étiez-vous câlin pour obtenir votre grâce ! Et la belle? « Laissez-moi, volage, je ne vous aime pas... je ne veux aimer que mon mari... » C'est comme ça que j'ai su qu'elle en avait un... J'enrageais... lorsque, par bonheur, voilà le mari qui crie du bas de l'escalier... Mari complaisant, qui se fait entendre de loin !... Vous vous précipitez vers ma cachette...

LAMBARTINI.

Pour m'y blottir. Ce fut alors qu'elle eut une de ces inspirations qui ne peuvent venir qu'à une tête féminine... Elle me coupe le passage... « L'épée à la main, me dit-elle ; fâchez-vous comme si vous poursuiviez quelqu'un... » Je n'y comprenais rien.

BOCCACE.

Ni le mari non plus ! Mais, moi, j'avais deviné la double ruse qui nous sauvait tous les deux. Je m'élance de l'armoire en tirant mon épée... la dame pousse des cris déchirants ; elle dit à son mari stupéfait que vous me poursuiviez jusques chez elle ; et l'honnête homme nous accompagne poliment dans la rue, cherchant à nous séparer !... Ha ! ha ! ha !

LAMBERTINI.

Il est retourné rassurer sa femme ! ha ! ha ! ha ! qui peut en faire une maladie !

BOCCACE.

Vous ne m'en voulez pas de l'aventure ?

LAMBERTINI.

Moi ! pas du tout, et je vous abandonne la coquette.

BOCCACE.

Merci ! Je lui trouve le nez trop long et les cheveux trop courts. — Je cherche un amour sans partage... et c'est bien le diable si je ne le rencontre pas aujourd'hui, dans cette bonne ville de Florence.

LAMBERTINI.

Moi aussi... Et, tenez, je crois l'avoir trouvé.

BOCCACE, *montrant la demeure de Quinquibio,*

Pas ici ?

LAMBERTINI.

Non, dans une villa des environs où je me glissais toutes les nuits comme un lutin dans un jardin enchanté ; lorsque le mari, car il y a toujours un mari, a lâché deux chiens énormes après moi, et je suis revenu à Florence chercher une bonne aventure, moins dangereuse... pour mes mollets.

BOCCACE.

Bravo ! Vous me direz vos succès, je vous confierai les miens ! Car entre nous, maintenant, c'est à la vie, à la mort !

LAMBERTINI.

C'est cela, mon cher... Mon cher... Comment vous appelez-vous ?

BOCCACE.

Je m'appelle... Jean...

LAMBERTINI.

Jean, comme ce drôle de Boccace.

BOCCACE.

Comment, drôle ! Drôle vous-même !

LAMBERTINI.

Hein !

BOCCACE.

Eh ! mais, quel est ce bruit ? (*Musique à l'orchestre.*)

LAMBERTINI.

Quelle foule, par là bas !

SCENE IV.

LES MÊMES, MARTELIN.

MARTELIN, *accourant tout effrayé.*

Que le ciel le protége !

BOCCACE.

Qu'est-ce donc ?

LAMBERTINI.

Qu'y a-t-il?

MARTELIN.

Ah ! mes braves seigneurs, voilà ces méchants bourgeois qui cherchent ce pauvre Jean Boccace !

LAMBERTINI.

Jean Boccace ! Nous parlions de lui.

BOCCACE.

Ils le cherchent, et pourquoi faire ?

MARTELIN.

Pour le pendre !

BOCCACE.

Miséricorde !

MARTELIN, *au fond.*

Tenez, entendez-vous ?

BOCCACE.*

Eh, vite ! (*Il se roule dans le manteau de Martelin.*)

MARTELIN.

Qu'est ce que vous faites ? .. Mon manteau !...

BOCCACE.

Je te le paierai trois écus.

* Martelin, Boccace, Lambertini.

MARTELIN.

Je vous le donne pour un.

BOCCACE, *lui prenant sa coiffe.*

Ta coiffe, pour quatre.

MARTELIN.

Et le bâton, par dessus le marché.

LAMBERTINI.

Comment!... C'est vous qui êtes?...

BOCCACE.

Silence! (*Prenant le bras du mendiant*). Donnez au pauvre aveugle, s'il vous plaît! (*Aux quelques bourgeois qui sont entrés.*) Au pauvre aveugle, s'il vous plaît!

LAMBERTINI.

Les voici! (*Les bourgeois entrent au moment où Boccace sort par la gauche, couvert du manteau de Martelin et appuyé sur son bras.*)

SCENE V.

LAMBERTINI, CALANDRIN, MAMOLINO, QUINQUIBIO, BOURGEOIS, FEMMES, *puis* GULFAR.

CHOEUR, *d'Amédée de Beauplan.*

Cherchons, cherchons dans tout Florence
Cet impudent conteur, ce Boccace effronté,
Il faut punir son insolence
Par un châtiment mérité.

MAMOLINO.

Soyez tranquille... si nous le tenons jamais!...

CALANDRIN.

Il sera puni!

PREMIÈRE FEMME.

Il faudra le pendre!

TOUS.

Oui, oui, le pendre!

MAMOLINO.

Oui, le pendre... ça lui apprendra!... et, vrai comme je suis Mamolino le tonnelier, je me charge de l'accrocher.

LAMBERTINI.

A qui en avez-vous, braves gens, et qui voulez-vous pendre?

TOUS

Boccace! Boccace!

LAMBERTINI.

Ah! par saint Jean, son patron, qu'est-ce qu'il a donc fait pour être pendu?

TOUS.

Ce qu'il a fait!...

CALANDRIN.

Allez demander à Guido, le libraire, ce qu'il a fait, seigneur cavalier!

MAMOLINO.

Vous n'avez donc pas lu les sottises qu'il publie, les contes dans lesquels il dit à chaque page que les maris de Florence sont tous... il y en a quelques-uns, je ne dis pas... mais pas les tonneliers!...

QUINQUIBIO, *avec orgueil.*

Qu'il vienne donc faire le muguet auprès de madame Isabeau, ma femme!... et il verra!...

LAMBERTINI, *à part.*

Ah! le mari de l'armoire!

MAMOLINO.

S'il parlait de Simonne, ma ménagère, je lui casserais les côtes! et j'en ferais des cerceaux pour mes futailles.

GULFAR, *arrivant par le fond, et avec l'accent provençal très-prononcé.*

Dites donc, les bourgeois, qu'est-ce que c'est que ce Boccace?

CALANDRIN.

Le petit Jean! je vas vous le dire, soldat; c'est le fils d'un pauvre homme de Certaldo qui l'avait mis en apprentissage chez un marchand dont la femme était jolie.... et il n'a appris qu'à parler d'amour.

MAMOLINO.

Ce pauvre marchand! s'il est permis d'arranger un homme comme ça! (*On rit.*)

GULFAR.

Tiens, si on pendait tous ceux qui font l'amour! Bon *Diou!* pauvres Provençaux!...

LAMBERTINI.

La corde manquerait!

CALANDRIN.

C'est alors qu'on l'a mené en France dans la grande ville de Paris pour le mettre dans le commerce... Mais comme dans ce pays-là les femmes sont très-sévères et les maris très-peu commodes....

MAMOLINO.

C'est connu! ça tient à l'eau de la Seine... Tous ceux qui en boivent sont préservés du mal de tête.

CALANDRIN.

Il est bien vite revenu en Toscane pour nous faire enrager.

QUINQUIBIO.

Et pour publier des contes avec les noms retournés.

LAMBERTINI.

Ah! puisqu'il les retourne.

MAMOLINO.

Dites donc, est-ce que vous voudriez le défendre, vous?

LAMBERTINI.

Moi! par exemple!

MAMOLINO.

Parlez, il y a de la corde pour tout le monde!

TOUS.

Oui! oui!

CALANDRIN.

Patience! on dit que notre grand duc revient à Florence aujourd'hui.

GULFAR.

Eh non! puisqu'il est malade à sa villa de Fiosella... où je suis de service.

QUINQUIBIO.

Alors, nous irons le trouver.

TOUS.

Oui, tous, tous!

MAMOLINO.

Pour lui demander justice.

LAMBERTINI.

Mais si c'est injuste!

MAMOLINO.

Alors, nous lui demanderons une injustice juste... ça se fait.

CALANDRIN.

Nous obtiendrons que Boccace soit jeté en prison.

QUINQUIBIO.

Que ses contes soient brûlés.

MAMOLINO.

Et lui aussi.

LAMBERTINI, *à part.*

Pauvre garçon!

MAMOLINO.

Nous allons le chercher dans Florence pour le pendre en attendant!

QUINQUIBIO.

Les maris payeront la corde...

MAMOLINO.

Et les femmes la tireront!... Ma commère Simonne leur donnera l'exemple. (*A Lambertini.*) C'est ma femme celle-là, et une femme sûre et solide.

LAMBERTINI.

Ah bah!

MAMOLINO.

AIR *Napolitain.*

Ma femme est belle et sage;
C'est un' vertu sauvage,
Qui fait dans son ménage
L'honneur de son époux;
Jamais la moindre scène,
Jamais nn mot jaloux.
J' suis tranquill' comme si d' la Seine
L'eau venait couler chez nous;
J'suis tranquill' comm' si la Seine
Avait fait son lit chez nous.

LAMBERTINI.

Ah! vous buvez de l'eau, vous?

MAMOLINO.

Jamais, ha! ha! ha! (*On rit.*)

QUINQUIBIO.

Cherchons ce Boccace et malheur à lui!

TOUS.

C'est ça! c'est ça!

REPRISE DU CHOEUR.

Cherchons, cherchons dans tout Florence
Cet impudent conteur, ce Boccace effronté.
Il faut punir son insolence
Par un châtiment mérité.

(*Ils se dispersent tous, excepté Lambertini et Gulfar.*)

SCENE VI.

LAMBERTINI, GULFAR, CANDAULE. (*Lambertini et Gulfar remontent la scène avec eux. Candaule sort mystérieusement des étuves.*)

CANDAULE, *descendant en scène.*

Charmante!... c'est-à-dire... charmante!...

LAMBERTINI, *du fond.*

Quel est ce seigneur cavalier?

GULFAR.

C'est peut-être le Jean qu'ils cherchent tous.

LAMBERTINI.

Oh! non.

CANDAULE, *gagnant la droite en fredonnant.*

La! la! la! la! (*Au moment de sortir il se retourne et regarde l'entrée des étuves.*) Charmante! (*Il sort par le fond à droite.*)

GULFAR.

Est-ce que vous connaissez ce Boccace, seigneur officier?

LAMBERTINI.

Moi, je crois l'avoir aperçu... Est-ce que tu lui en veux aussi, toi?

GULFAR.

Oh! bien au contraire. Je suis garçon comme lui.

LAMBERTINI.

Comme moi.

GULFAR.

Et je suis un peu de son avis sur les dames de Florence, coquin de bonsoir!

LAMBERTINI.

Et sur leurs maris, hein! gaillard, tu en sais quelque chose.

GULFAR.

Dame! si je n'étais pas forcé de retourner à la villa du grand duc pour mon service...

LAMBERTINI.

Tu irais en bonne fortune?

GULFAR.

Peut-être! Vous m'avez l'air d'un joyeux compagnon, seigneur officier?

LAMBERTINI.

Mais, quelquefois.

GULFAR, *mystérieusement.*

Pourriez-vous me dire ce qu'il y a d'écrit là, dans le dedans de cette bague?

LAMBERTINI, *prenant la bague.*

Une bague de femme?

GULFAR.

Oui... mystère et prudence!

LAMBERTINI.

Tu l'as prise?

GULFAR.

On me l'a donnée, donc! Figurez-vous que, hier au soir... sur le cours... à l'heure où les dames prennent le frais, et où les

amoureux vont à leurs affaires... Il faisait nuit... j'entends crier... c'étaient des bourgeoises que de jeunes fous voulaient lutiner...

LAMBERTINI.

Tu voles à leur secours?

GULFAR.

Eh! c'était bien naturel.... Une d'elles se jette dans mes bras en me priant de la défendre, et, comme je lui tenais la main, son anneau glisse dans la mienne... Une patrouille de la garde civique approchait... Mon mari! s'écrie-t-elle, et couic! elle s'échappe... Je veux lui rendre son anneau... « Vous me le rapporterez, » me dit-elle... et la voilà partie.

LAMBERTINI.

Et c'est cette bague?

GULFAR.

Il y a des lettres dedans.

LAMBERTINI.

Des noms, peut-être.

GULFAR.

Je ne sais pas lire.

LAMBERTINI, *lisant.*

Simonne! Michel!

GULFAR.

Michel... (*Cherchant.*) C'est le mari!

LAMBERTINI.

Et Simonne?

GULFAR, *après avoir réfléchi.*

C'est la femme!

LAMBERTINI, *imitant son accent.*

Ça coule de source. Tu es un gaillard intelligent.

GULFAR.

Et donc, on n'est pas de Marseille pour des prunes!

LAMBERTINI.

Quelque jolie bourgeoise qui attend son sauveur...

GULFAR.

Mais le moyen de la trouver. Je retourne ce soir à Fiosella, et, demain, j'ai une mission à Palerme où je dois suivre une princesse qui va s'y marier.

LAMBERTINI.

Quelle princesse?

GULFAR.

Je ne sais pas; on dit une sœur du grand duc.

LAMBERTINI.

Il n'a pas de sœur.

GULFAR.

Qui sait! son père était galant, et l'on a quelquefois plus de sœurs qu'on ne croit.

LAMBERTINI, *qui a l'anneau dans la main.*

C'est juste!... mais, alors, cet anneau, s'il ne peut pas te servir... il irait bien au doigt d'un autre!

GULFAR.

Vous voulez me le prendre?

LAMBERTINI.

Te le jouer!

GULFAR.

Quatre écus!

LAMBERTINI.

Tope là. (*Apercevant Boccace qui sort prudemment des étuves.*) Ah! c'est lui.

GULFAR.

Lui! qui, lui?

LAMBERTINI.

Rien! rien! entre là, dans ce cabaret, demande des dés et une bouteille.

GULFAR.

C'est ça, je commencerai en vous attendant... mais ne tardez pas trop, vous me trouveriez sous la table... c'est ma manière, je vous en préviens.

LAMBERTINI, *le faisant sortir.*

Va! va! (*Gulfar entre au cabaret, à droite.*)

SCENE VII.

LAMBERTINI, BOCCACE, *toujours en mendiant, et se montrant sous le porche des étuves.*

BOCCACE.

Ils sont partis!

LAMBERTINI.

Ils vous demandent par la ville pour vous accrocher en l'air! car vous êtes bien Jean Boccace?

BOCCACE.

Dieu me garde de le nier.

LAMBERTINI.

L'auteur des contes qui les met en fureur!

BOCCACE, *se dégageant un peu de sa robe de mendiant.*

Ah! je leur en ferai bien d'autres avant d'être pendu! J'en ai trois nouveaux depuis que je vous connais.

LAMBERTINI.

Peste! depuis une heure! où diable allez-vous chercher tous ces contes-là?

BOCCACE, *appuyé sur le pilier du porche.*

Ce sont, ma foi, bien eux qui viennent me chercher, comme toujours. Jaloux de plaire aux dames, heureux de leur amour, riant des envieux qui me poursuivent et des sots qui me calomnient, je marche droit devant moi dans la vie! Est-ce ma faute, si je rencontre à chaque pas quelque aventure où les amours de Florence viennent jouer leur rôle! Si je vois passer un jeune et beau cavalier qui s'en va, la jambe leste, la bouche riante et l'œil animé, ou une jolie femme, fille ou veuve, n'importe! l'air discret, l'œil baissé et la taille frétillante; ou bien encore un de ces bourgeois épais qui marchent en se dandinant et se sourient avec confiance, je me dis : « Bon! c'est un godelureau qui espère être heureux, une friponne qui l'est déjà, un mari qui le sera! » et, si je suis l'aventure, il se trouve que je ne me trompe pas! Ainsi vont mes contes! moi-même j'en suis quelquefois le héros et des meilleurs! Pour parler d'aujourd'hui, quel conte ravissant j'ai trouvé chez la dame Quinquibio, avec ce mari qui voulait nous séparer!

LAMBERTINI, *suppliant.*

Ah! vous me nommerez?

BOCCACE, *qui est descendu en scène.*

Parbleu!... Et, tout à l'heure encore, aux étuves, d'où je sors, si vous saviez quelle délicieuse aventure. J'en ai trouvé hier, j'en trouverai demain; la vie en est faite!... Depuis Paris, où j'ai eu mon premier amour, jusqu'à Florence, où l'on veut me pendre, le monde est comme un beau livre ouvert où chacun écrit son histoire, femme, amant ou mari, jusqu'à ce que la vieillesse vienne mettre son sinet!... Voilà mes contes. Je n'ai qu'un mérite... ou un tort de plus que les autres... c'est de les publier. Mais, bah! cela procure à chacun le plaisir de rire de son voisin; et tel mari qui s'amuse d'une branche poussée sur le front de son compère ne s'aperçoit pas qu'il lui en pousse deux sur la tête.

LAMBERTINI.*

C'est ma foi vrai! à chacun son conte. Et moi qui vous parle, j'en ébauche un en ce moment.

BOCCACE.

Contez-moi donc ça!

LAMBERTINI.

Non, vous me le souffleriez. Je vous le dirai quand il sera fini. Mais, vous, celui que vous avez trouvé aux étuves?

* Lambertini, Boccace.

BOCCACE.

D'où je sors le plus amoureux des hommes!

LAMBERTINI.

Déjà!

BOCCACE.

Je m'y étais jeté pour échapper à ces enragés de bourgeois, si friands de ma peau. Comme j'étais un pauvre aveugle, on ne se méfiait pas de moi. J'étais tremblant et ne pensais guère au bonheur qui m'attendait, lorsque j'aperçus un cavalier qui se glissait dans un petit endroit fort obscur, favorisé par une fille de bains qui avait encore dans la main l'or dont il avait payé sa complaisance. Bon! voilà un conte, me dis-je; et je m'aventurai de ce côté...

LAMBERTINI.

Toujours en aveugle?

BOCCACE.

Oui, pour mieux voir! De cet endroit commode, l'indiscret cavalier pouvait admirer tout à son aise une belle personne qui conflait à l'eau des charmes qu'un long peignoir lui disputait... Et lui, ravi, enchanté: « Pauvre aveugle! disait-il en me regardant avec pitié, que je te plains! Tu ne vois pas ce cou charmant, tu ne vois pas ce bras délicieux! » Et, moi, je me disais tout bas: « Beau cavalier, ton indiscrétion te coûtera cher! »

LAMBERTINI.

Heureux aveugle!

BOCCACE.

A un mouvement que fit la belle, il s'échappa, et moi je restais et je disais, en regardant toujours: « Donnez au pauvre aveugle, s'il vous plaît! » Quand la jolie baigneuse se fut retirée, j'aperçus à terre cette petite médaille qu'elle avait gardée à son cou, et dont le ruban s'était dénoué; je la ramassai comme le fil qui doit me faire retrouver la suite de ce conte charmant, que j'ai commencé au bain et que j'achèverai ailleurs, au risque d'être pendu!

LAMBERTINI.

Vous la reconnaîtrez aisément.

BOCCACE.

Et voilà ce qui vous trompe. Ses beaux cheveux, épars sur sa figure, m'ont empêché de distinguer ses traits... mais, en lui montrant ce talisman...

LAMBERTINI.

Bravo! nous avons chacun le nôtre.

BOCCACE.

Ah! bah! c'est aussi un bijou que vous avez?

LAMBERTINI.

C'est-à-dire que je vais gagner au jeu. Adieu !... vous restez ici ?

BOCCACE.

Oui, sur le passage de nos jolies baigneuses... jusqu'à ce que ma petite médaille ait retrouvé sa jolie propriétaire. (*Musique à l'orchestre.*)

LAMBERTINI, *regardant du côté des étuves.*

En voilà une !

BOCCACE, *s'enveloppant du manteau de mendiant et mettant sa coiffe.*

Sortez; laissez-moi.

LAMBERTINI.

Bonne chance ! (*Il entre au cabaret à droite.*)

SCENE VIII.

BOCCACE, FIAMETTA, *voilée; puis* BARBARA.

FIAMETTA, *à la cantonade, sortant des étuves.*

Je vous attends, Barbara.

BOCCACE, *à part.*

C'est elle, sans doute; il n'y a pas un instant à perdre. (*Haut.*) Donnez au pauvre aveugle, s'il vous plaît !

FIAMETTA, *à part.*

Ah ! le pauvre qui était aux étuves. (*Haut.*) Tenez, bonhomme ! (*Elle fouille à son aumônière.*)

BOCCACE, *découvrant son visage et à demi-voix.*

Merci... je ne suis pas ce que vous croyez.

FIAMETTA.

Un aveugle ?

BOCCACE, *entr'ouvrant son manteau.*

Non.

FIAMETTA.

Ciel !

BOCCACE.

Et pour vous en assurer, voyez ces yeux qui brillent de l'amour plus pur.

FIAMETTA.

Je ne vous comprends pas.

BOCCACE.

Ah ! ne craignez rien... et reprenez cette petite médaille, qui est tombée dans mes mains comme un gage, une espérance...

FIAMETTA, *s'avançant pour la prendre.*

Ah ! cette médaille...

BOCCACE, *la lui tendant.*

Que j'ai vu se détacher de ce cou charmant...

FIAMETTA, *retirant sa main, avec émotion.*

Elle n'est pas à moi ; je ne la connais pas! (*Barbara paraît sous le porche.*)

BOCCACE.

Pas à vous?

BARBARA.

Eh bien! eh bien! où est-elle donc?

FIAMETTA, *allant vivement à elle.*

Ah! je vous attendais! (*Boccace croise son manteau et remet sa coiffe.*)

BARBARA.

Que faites-vous ici?

FIAMETTA, *embarrassée.*

Je voulais donner à ce pauvre ; mais je n'avais rien.

BARBARA.

Tenez, voici ma bourse.

FIAMETTA.

Ah! (*Elle prend une pièce de monnaie et s'approche de Boccace, qu'elle regarde avec attention. — Elle lui remet une petite pièce, toujours sans se dévoiler, rejoint Barbara, qui a gagné la droite, et sort lentement avec elle, après s'être retournée pour regarder encore Boccace, qui ne la quitte pas des yeux.*)

BARBARA.

Allons, mademoiselle...

FIAMETTA.

Je vous suis. (*Elles sortent par la droite. La musique cesse.*)

SCENE IX.

BOCCACE, *ensuite* SIMONNE ; *puis* NÉIPHILE.

BOCCACE, *la suivant des yeux.*

Pas à elle! Et pourtant, sous ce voile qui me la cachait, elle semblait émue ; et moi-même... Ah! j'ai été trop vite, peut-être ; il fallait me cacher encore. (*Apercevant Simonne.*) Une autre! celle-là, peut-être... C'est étonnant comme toutes les femmes se ressemblent pour moi, ce matin. (*A Simonne, qui passse près de lui.*) Au pauvre aveugle, s'il vous plaît!

SIMONNE, *brusquement.*

Je n'ai pas de monnaie.

BOCCACE.

Par pitié!

SIMONNE.

Laissez-moi passer.

BOCCACE, *bas.*

On a un bijou à vous rendre.

SIMONNE, *s'arrêtant, vivement.*

Hein!

BOCCACE, *à part.*

C'est elle!

SIMONNE.

C'est lui!

BOCCACE.

C'est vous! (*Néiphile sort des étuves.*)

SIMONNE, *bas.*

Silence!

NÉIPHILE, *descendant les marches.*

Comme vous partez vite.

BOCCACE, *regardant Néiphile.*

Ah! que celle-là est jolie!

SIMONNE, *avec une intention marquée.*

C'est que j'ai hâte de rentrer chez moi, place de l'Église.

BOCCACE, *à part.*

Ah! bon!

NÉIPHILE.

Je ferai route avec vous, Simonne.

BOCCACE, *à part.*

Elle s'appelle Simonne! bien!

SIMONNE.

Me voici. (*Bas à Boccace.*) Ah! bonhomme, vous direz au soldat provençal qui me cherche de me rapporter lui-même le bijou qu'il a trouvé.

NÉIPHILE.

Venez-vous, Simonne?

SIMONNE.

Me voilà. (*Elles sortent ensemble par la droite.*)

BOCCACE, *un instant seul.*

Ah! il lui faut du provençal... bon!

SCÈNE X.

BOCCACE, LAMBERTINI, CALANDRIN, MAMOLINO, QUINQUIBIO, BOURGEOIS, FEMMES DU PEUPLE.

LAMBERTINI, *sortant du cabaret, à part.*

Vivat! j'ai gagné la bague. Il ne s'agit plus que de trouver sa jolie propriétaire. (*Lisant le nom dans la bague.*) Simonne!

BOCCACE, *courant à lui.*

Ah! c'est vous!

QUINQUIBIO, *au fond.*

Par ici! par ici! (*Musique à l'orchestre.*)

LAMBERTINI, *bas.*

Vous êtes pris!

BOCCACE.

Ah! diable! (*Il veut se sauver et se trouve en face de Mamolino et de Calandrin, qui entrent.*)

CALANDRIN *et* MAMOLINO.

Venez, venez, apportez par ici!... (*Boccace revient vivement sur le devant de la scène à droite.*)

QUINQUIBIO.

Pendons-le haut et court!

LAMBERTINI, *de l'autre côté.*

Qui diable! allez-vous pendre?

QUINQUIBIO.

Jean Boccace... en effigie!

LAMBERTINI.

En effigie!

BOCCACE, *à part.*

Je respire! (*Il s'enveloppe dans son manteau et rabat sa coiffe sur ses yeux.*)

UN BOURGEOIS, *apportant un mannequin qui représente Boccace.*

Le voilà! le voilà!

LAMBERTINI.

Il est ressemblant!

MAMOLINO, *secouant le mannequin.*

Tenez, tenez! s'il est permis que les femmes aiment un être comme ça!... Ah! c'est toi qui dis que les maris sont... Mais regarde donc ta tête, regarde-la donc... Faut-il que les femmes aient peu de goût! (*On rit.*) Accrochez-moi ce vil suborneur à cette potence. Dieu! si ma femme Simonne était là! (*Tout le monde frappe le mannequin.*)

BOCCACE *et* LAMBERTINI, *à part.*

Simonne!

BOCCACE, *à part.*

C'est le mari de ma médaille!

LAMBERTINI, *à part.*

C'est le mari de ma bague!

TOUS, *voyant le mannequin qu'on accroche à une tige de fer scellée dans le pilier des étuves.*

Bravo! bravo!

LAMBERTINI, *riant.*

Ah! qu'il est laid!

MAMOLINO.

Oh ! oui !

BOCCACE, *à part, riant.*

C'est drôle de se voir pendre !

CALANDRIN.

Hein !

BOCCACE, *tendant la main.*

Donnez au pauvre aveugle, s'il vous plaît!

CALANDRIN.

Eh ! va-t'en à l'ermitage de Calamatta; c'est là qu'on recouvre la vue.

BOCCACE.

Merci, j'y vais... Donnez au pauvre aveugle !

MAMOLINO, *lui donnant.*

Tiens, à condition que tu vas tirer la corde.

BOCCACE.

Avec plaisir ! (*Il traverse la scène en tendant la main, pendant que la foule chante le chœur suivant autour du mannequin pendu.*)

CHOEUR *d'Amédée de Beauplan.*

Salut à monsieur le pendu!
Qu'il a bon air au bout de cette corde !
Ce châtiment était bien dû
A cet instrument de discorde.
Salut à monsieur le pendu !

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur de l'habitation de Mamolino; çà et là, des tonneaux, des brocs, et à droite, au premier plan, un cuvier dont l'intérieur fait face au public.—Des cerceaux en désordre devant le cuvier; au fond, une porte. — Une autre porte à droite.

SCENE I.

MAMOLINO, *seul, travaillant à un tonneau à gauche.*

AIR *nouveau d'Amédée de Beauplan.*

PREMIER COUPLET.

Lorsque ma ménagère
Veut faire la mégère
Pour braver sa colère
J'ai toujours un moyen.
Je chante si fort et si bien

Que mon gosier l'emporte sur le sien.
Elle a d'excellentes raisons,
Et moi j'ai d'excellents poumons!
Tra la! la! la! la!
Elle a ses raisons,
Moi j'ai mes poumons,
Tra la! la! la! la!

DEUXIÈME COUPLET.

Quand ell' fait trop d' tapage,
Je me mets à l'ouvrage,
D'mes outils j'fais usage;
C'est un très-bon moyen.
Je cogne si fort et si bien
Que l'bruit que j'fais l'emporte sur le sien,
Et v'li et v'lan! sur mon tonneau
Je fais résonner mon marteau.
Pan, pan, pan, pan!
Sur ell' bientôt
J'ai le dernier mot.
Pan! pan! pan! pan!

Je l'étourdis... j'étourdis tout le voisinage... je m'étourdis moi-même... et j'en ai quelquefois besoin... car j'ai beau dire à mes compères que je ne suis pas jaloux!... hum! depuis que je ne vois plus au doigt de Simonne sa bague de mariage, j'ai martel en tête... ouf! j'ai peur... (*Bousculant ses outils.*) La vertu de Simonne, depuis quelque temps, ça ressemble diablement à un tonneau qui fuit! .. (*Culbutant des cerceaux et des tonneaux.*) Et les maris sont si mal chanceux à Florence! (*Ramassant une petite lettre qu'il trouve derrière le cuvier.*) Oh! oh! qu'est-ce que c'est que ça?... Commère Simonne! vous qui me faites tant de tapage quand il m'arrive de rester une vingtaine d'heures sur vingt-quatre au cabaret... (*Flairant le billet.*) Voilà qui sent diablement la galanterie... Jour de Dieu! pourquoi ne m'a-t-on pas appris à lire?

SCENE II.

MAMOLINO, SIMONNE.

SIMONNE, *à la cantonade, à droite.*

C'est bon! c'est bon! les comptes sont justes, je sais bien ce que je fais.

MAMOLINO, *à part.*

Et moi aussi je sais bien ce que tu fais, pendarde!

SIMONNE.

Eh bien! te voilà encore, fainéant! Tu te croises les bras, pendant que je me dispute avec les ouvriers.

MAMOLINO.

Tout doux, petite mère, je mettais de l'ordre ici... car votre ménage est rangé comme votre conduite... qui ne l'est guère.

SIMONNE.

Qu'est-ce que c'est ? Vous aurez vu ça dans une des bouteilles que vous avez bues à crédit, ce matin ! Encore des dettes !

MAMOLINO.

Permets ! permets !...

SIMONNE.*

Vous en avez par dessus la tête !

MAMOLINO.

Qu'est-ce que j'ai par dessus la tête ?

SIMONNE.

Eh bien ! quoi ? des dettes !

MAMOLINO.

Connaissez-vous cela ? (*Il lui montre la lettre.*)

SIMONNE.

Hein ! (*A part.*) Une lettre de mon cousin !

MAMOLINO.

Ah ! ah ! femme coupable ! vous cachez vos poulets derrière les futailles ?

SIMONNE.

Eh bien ! quoi ? qu'y a-t-il donc dans cette lettre ?

MAMOLINO, *hésitant.*

Dans cette lettre ?... Parbleu ! c'est ce que je vais savoir en allant me la faire lire chez mon voisin Pédrolino ! Il sait lire ! il sait ce que c'est d'être trompé... il l'est !

SIMONNE, *prenant la lettre.*

Je vais vous lire ce qu'elle chante, moi.

MAMOLINO, *voulant la reprendre.*

Ma lettre, s'il vous plaît ?

SIMONNE.**

Je le disais bien que, non content de boire ce que vous gagnez...

MAMOLINO.

On se console comme on peut.

SIMONNE.

Vous faites encore des dettes dans tous les cabarets de Florence.

MAMOLINO.

Ma lettre !

SIMONNE.

Et c'est à moi, votre pauvre femme, que le cabaretier de la rue des Étuves écrit pour réclamer le prix de vos orgies !

* Simonne, Mamolino.

** Mamolino, Simonne.

MAMOLINO.

Hein ! le misérable a osé... lui qui a bu avec moi !

SIMONNE, *le frappant au visage avec la lettre.*

Tenez ! tenez ! la voilà sa lettre ! Allez vous la faire lire par Pédrolino, pour qu'on sache vos débordements, pour qu'on vous montre au doigt comme un débauché, un sac-à-vin ! Prenez-la !

MAMOLINO, *d'un ton câlin.*

Simonne ! ma petite Simonne !

SIMONNE.

Oui, votre petite Simonne, qui, pour vous empêcher d'être traîné devant le magistrat pour payer ce gredin qui vous fait crédit, a mis toutes ses dentelles en gage, jusqu'à l'anneau que vous m'avez donné quand j'ai eu la bêtise de vous prendre pour mari.

MAMOLINO.

Comment ! cet anneau que tu n'as plus ..

DUETTO d'Amédée de Beauplan.

SIMONNE.

Ne m'échauffez pas la bile,
Filez doux !

MAMOLINO.

Ecoute ton petit époux.

SIMONNE.

Il faut être plus habile
Pour me tromper, voyez-vous !

MAMOLINO.

Tout doux, tout doux !
Apaise ton courroux !

SIMONNE, *lui mettant la lettre sous le nez.*

Tiens, la voilà, double traître,
Tiens, la voilà cette lettre ;
Prends-la donc. (*Bis.*)

MAMOLINO.

Je te demande pardon ;
Désormais je serai sage ;
Dès le matin à l'ouvrage
Et le soir,
Doux espoir,
De toi je recevrai, je pense,
Une bien douce récompense.

SIMONNE, *marchant sur lui.*

Oui, du bâton, oui, du bâton !
Voilà quel sera mon pardon.
(*Elle prend un bâton et le menace.*)

ENSEMBLE. *

SIMONNE.

Pan! pan! pan!
Quand on me soupçonne,
Pan! pan! pan!
Moi toujours si bonne,
Moi je deviens une lionne. **

MAMOLINO.

Aie! aie! aie! aie!
Grâce, ma Simonne!
Aie! aie! aie! aie!
Toi toujours si bonne,
Calme-toi, ma chère mignonne.

(*La musique continue sur ce qui suit.*)

SCENE III.

LES MÊMES, BARBARA. ***

BARBARA, *entrant par le fond.*

Hein? quoi? que se passe-t-il?

SIMONNE.

Je suis en train de battre mon mari.... attendez un peu, Barbara.

BARBARA, *s'asseyant tranquillement à gauche.*

Faites vos affaires, je ne suis pas pressée.

MAMOLINO, *tendrement à Simonne.*

Je sors, ma petite femme... je sors pour placer nos marchandises... es-tu contente?

SIMONNE.

Oui, pour aller boire... gueux! ivrogne! mange tout!...

REPRISE ENSEMBLE.

SIMONNE.

Pan! pan! pan! pan!
Quand on me soupçonne, etc.

MAMOLINO.

Non! non! non! non!
Grâce, ma Simonne, etc.

BARBARA.

Bon, bon, bon, bon!
Bon, dame Simonne,

* Simonne, Mamolino.
** Mamolino, Simonne.
*** Barbara, Simonne, Mamolino.

Bon, bon, bon!
Frappez, ma mignonne.
Ne souffrez pas qu'on vous soupçonne.

(*Mamolino poursuivi par Simonne, sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

BARBARA, SIMONNE.

BARBARA.

Vous avez fini?

SIMONNE.

Me chercher querelle pour une lettre de l'an passé!

BARBARA.

Allons donc!

SIMONNE.

Ah! Barbara, c'est une triste chose que le mariage!

BARBARA.

Je m'en doute, aussi je n'ai jamais voulu me marier; mais n'allez pas dire cela devant Fiametta, votre sœur de lait.

SIMONNE.

Pourquoi donc? est-ce qu'il y a du nouveau?

BARBARA.

Elle va nous quitter.

SIMONNE.

Ah! mon Dieu!

BARBARA.

Vous savez que cette chère petite ne connaissait pas sa famille, et qu'élevée avec les filles nobles, elle recevait sans cesse de l'or, des cadeaux dont elle ignorait la source.

SIMONNE.

Eh! oui, ma mère, une pauvre femme, avait été chargée de la nourrir en secret, et de la cacher à tout le monde, comme un péché...

BARBARA.

Mignon! Eh bien, hier, deux grands seigneurs sont venus la voir; leur voiture était entourée de gardes... le plus âgé de ces deux seigneurs, un vieux tout déjeté, a embrassé Fiametta et l'a présentée à l'autre, qui m'a bien l'air d'être un futur mari... il est petit et laid.

SIMONNE.

Ce doit être ça!

BARBARA.

Il regardait Fiametta avec des yeux!...

SIMONNE.

Les hommes sont si curieux ! Eh bien ?...

BARBARA.

On nous avait éloignées toutes, mais j'écoutais.

SIMONNE.

Sans doute un officier de la maison du grand duc ?

BARBARA.

Je ne crois pas... car j'ai entendu le vieux déjeté dire au petit laid en sortant : « Eh bien, prince ?... »

SIMONNE, *avec aplomb.*

C'est un prince de Florence ?

BARBARA.

Je ne crois pas, car le petit laid a répondu au vieux déjeté : Nous n'avons pas en Sicile une fille aussi jolie que Fiametta.

SIMONNE, *de même.*

C'est un prince de Sicile !

BARBARA.

On nous a recommandé le secret sur cette visite, aussi je ne l'ai conté qu'à cinq ou six personnes, discrètes comme vous. (*Fausse sortie.*)

SIMONNE.

Vous avez bien fait. Et Fiametta ?

BARBARA, *revenant.*

J'ai été chargé de l'amener à Florence chez une grande dame de la Cour... pour des robes, des toilettes qu'on lui prépare... mais, d'abord, je l'ai conduite aux étuves... où même elle a perdu sa jolie petite médaille.

SIMONNE.

Il fallait y retourner.

BARBARA.

C'est ce que j'ai fait... impossible de la retrouver !. . Ah ! mais j'oubliais... avant d'aller reprendre cette chère enfant, j'ai voulu vous prévenir que demain nous passerons la journée chez Néiphile, notre ancienne pensionnaire, qui retourne ce soir à la petite villa de Camerata, près de notre maison des filles nobles, avec Calandrin son mari.

SIMONNE.

Encore un beau merle, celui-là !

BARBARA.

N'en dites pas de mal, c'est un homme très-crédule.. il serait à désirer que tous les maris fussent comme lui ! Mais adieu ! Fiametta m'attend !

SIMONNE.

Un moment! notre allée est obscure, je vais vous éclairer. (*Elle va chercher une petite lampe dans la chambre à droite; revenant.*) Elle doit être bien joyeuse, Fiametta.

BARBARA.

Mais non; depuis ce matin elle est triste, rêveuse.

SIMONNE.

Est-ce que quelque joli cavalier lui aurait fait les yeux doux?

BARBARA.

Non, son voile est toujours baissé... et je suis toujours près d'elle... sans voile... personne n'approche de nous! Ah çà, le plus grand secret!...

SCENE V.

LES MÊMES, BOCCACE. (*Il porte un costume exactement pareil à celui du soldat Gulfar, au premier acte.*)

BOCCACE *, *jouant l'ivresse et s'arrêtant sur les marches de la porte du fond; — avec l'accent provençal.*

Holà! Eh! la maison! où est la tonnelière, mille barriques! (*Il trébuche en descendant les marches de l'escalier.*)

BARBARA.

Ah! mon Dieu!

SIMONNE, *elle pose la lumière à droite.*

Un soldat!

BOCCACE, *à Barbara.*

Tiens! bonjour, l'amour! (*Il va à elle en trébuchant.*)

BARBARA, *le repoussant.*

Soldat!

BOCCACE.

Ne faites pas attention... c'est le vent qui me pousse! Ha! ha! voici la pitchoune que je veux épouser!

BARBARA, *scandalisée.* **

N'approchez pas! ou je vous dévisage.

SIMONNE.

Compère, au nom du ciel!

BARBARA.

Adieu, je vais rejoindre Fiametta.

BOCCACE.

Le joli nom!... Joli comme vous! (*A part et avec sa voix naturelle.*) Ah! commère Simonne, il vous faut du provençal. (*Boccace poursuit Barbara épouvantée et qui se sauve par le fond.*)

* Barbara, Boccace, Simonne.

** Boccace, Barbara, Simonne.

SCENE VI.

SIMONNE, BOCCACE.

SIMONNE, *cherchant à s'évader.*

Bonté divine!... Ce soldat ivre!... (*Elle veut rentrer à droite en passant derrière le cuvier.*)

BOCCACE, *arrêtant Simonne et reprenant subitement son sang-froid et l'accent provençal.*

Ivre d'amour! belle Simonne! le cœur en est plein!... mais l'œil est bon et le pied solide.

SIMONNE.

Comment! cet éclat...

BOCCACE, *marchant sur elle et la faisant reculer.*

Pour mettre en déroute ce vieil oiseau de Minerve... qui posait dans le nid des colombes! (*Il veut lui prendre la taille.*)

SIMONNE.

Laissez-moi, je ne comprends pas.

BOCCACE.

Vous ne comprenez pas, pitchoune, que je viens vous restituer un joyau.

SIMONNE.

Chut!

BOCCACE, *regardant autour de lui.*

Chut!

SIMONNE, *à mi-voix.*

C'est une imprudence qui m'a causé bien des ennuis... Mon mari a eu des idées... des idées...

BOCCACE.

Des idées... de mari.

SIMONNE.

Rendez-moi...

BOCCACE.

Et vous, Simonnette, que me donnerez-vous en échange?

SIMONNE.

Mais, un beau remercîment.

BOCCACE.

En quelle monnaie?

SIMONNE.

Comment?

BOCCACE.

Quand on perd on donne une récompense à celui qui trouve... Donc, que je prends un baiser à compte. (*Il l'embrasse sur le cou.*)

SIMONNE.

A compte!

BOCCACE.

Oui, je vous donnerai du temps pour les autres... pas beaucoup.

SIMONNE.

Mais, j'ai un mari.

BOCCACE.

Raison de plus! les maris ont toute l'année... les amoureux n'ont qu'un jour... quand il fait jour.

SIMONNE.

Il faut que l'on se connaisse.

BOCCACE.

Bah! le temps qu'on passe à se connaître, il est perdu pour la connaissance! D'ailleurs, je vous connais, pitchoune!

SIMONNE.

Vous?

BOCCACE.

Oui! je sais qu'il n'y a pas dans Florence de femme, fille ou veuve, plus jolie, plus séduisante que vous!...

SIMONNE, *repoussant Boccace.*

Voyons! voyons! rendez-moi!...

BOCCACE.

Votre joyau, commère? Allons donc! est-ce que ça se rend ainsi! donnant, donnant! (*Il lui prend la taille.*)

SIMONNE, *se défendant.* *

Eh! mais! Eh! mais! et mon mari!

BOCCACE.

Pourquoi est-il sorti! c'est sa faute.

SIMONNE.

Il est à ses affaires.

BOCCACE.

Eh! donc, je suis aux miennes; mais je suis sûr que c'est un butor, ce mari-là!

SIMONNE.

Un ivrogne!

BOCCACE.

Un coureur!

SIMONNE.

Un jaloux!

BOCCACE.

Ça crie vengeance!

MAMOLINO, *au dehors et chantant.*

J' suis tranquill' comm' si d' la Seine, etc.

* Boccace, Simonne.

SIMONNE.*

Ciel! mon mari!

BOCCACE.

Votre jaloux!

SIMONNE, *allant et venant.*

S'il vous voit!... un soldat... et moi, tremblante... Cachez-vous!

BOCCACE, *allant et venant de même.*

Pas dans une armoire! (*à part*) ça ressemblerait au conte de dame Quinquibio.

SIMONNE.

Non!... là!... là!... (*Montrant le cuvier à droite.*)

MAMOLINO, *dehors.*

Éclaire-moi donc!

SIMONNE.

Voilà! (*A Boccace.*) Allez donc!

BOCCACE, *entrant dans le cuvier.*

Ne m'y laissez pas trop longtemps!... Dieu! que c'est gênant les maris!... et les cuviers!

SCENE VII.

LES MÊMES, MAMOLINO.

MAMOLINO, *de mauvaise humeur et un peu gris.*

Ne te presse pas... prends ton temps... laisse-moi me casser le cou!

SIMONNE, *contre le cuvier.* **

Pourquoi rentrez-vous si tard? Pourquoi me laissez-vous toujours seule à la maison, pauvre malheureuse abandonnée! Vous sortez du cabaret!

MAMOLINO, *s'approchant d'elle.*

Mais cette fois, Simonnette, ma mie, je viens...

SIMONNE, *le repoussant.*

Ah! fi! Ah! pouah!... Vous sentez le vin! vous avez bu?

MAMOLINO.

J'ai légèrement bu, c'est vrai, mais puisque c'est pour conclure un marché.

SIMONNE.

Laissez donc!

MAMOLINO.

Toi, qui me reproches toujours de ne pas m'occuper de nos af-

* Simonne, Boccace.

** Mamolino, Simonne, Boccace.

faires, tu ne me gronderas plus... j'ai vendu notre grand cuvier... celui-là.

SIMONNE. *

Hein!

MAMOLINO, *s'approchant du cuvier.*

Et je vais le livrer tout de suite.

BOCCACE, *à part, dans le cuvier.*

Il va me rouler!

SIMONNE.

Ça ne se peut pas.

MAMOLINO.

Mais, si fait, pouponne, à un brave soldat qui me le paye cinq écus.

SIMONNE.

Cinq écus! Oh! la belle affaire! je vous conseille d'en être fier... moi, qui ne suis qu'une petite femme, je l'ai vendu dix!...

MAMOLINO, *émerveillé.*

Dix!... C'est que j'ai donné ma parole!... Mon acheteur va venir! (*Voulant déranger le cuvier.*) C'est un soldat qui achète un cuvier pour les cuisines de son régiment. (*Apercevant Boccace.*) Mille tonneaux! que signifie, dame Simonne!

SIMONNE, *avec sang-froid.***

C'est mon acheteur.

MAMOLINO.

Dans le cuvier?

SIMONNE.

Il visite la marchandise.

BOCCACE, *criant.*

Eh! mais, voilà un cuvier dans un joli état!

SIMONNE, *à Mamolino.*

Entendez-vous! voilà comme vous travaillez!

MAMOLINO, *à Boccace.*

Eh! l'ami, vous n'êtes pas content?

BOCCACE, *sortant du cuvier.*

Non, sacrebleu! je ne suis pas content.

MAMOLINO.

Vous trouvez que ce n'est pas achevé?

BOCCACE.

Eh! non, coquin de bonsoir!

* Simonne, Mamolino, Boccace.

** Simonne, Boccace, Mamolino.

MAMOLINO.

Que diable peut-il y avoir? Après ça, si vous êtes trop exigeant...

BOCCACE.

Eh! quand on paye bien, mille barriques!

SIMONNE, *invitant Boccace à partir.*

En ce cas, il vaut mieux le laisser.

BOCCACE.

Mais non!

SIMONNE.

Mais si!

BOCCACE, *tapant sur le cuvier.*

Mais non!

MAMOLINO, *prenant un outil.*

Voyons, voyons... ne vous fâchez pas... Simonne, donne-moi la lumière.

BOCCACE, *à Mamolino.*

C'est ça, mettez-vous dedans vous-même.

MAMOLINO.

C'est ce que je vais faire.

SIMONNE.

Après ça, si vous avez donné votre parole d'honneur?

MAMOLINO, *qui a pris la lumière à droite.*

Bah! pour cinq écus de plus on peut se dégager.

BOCCACE.

Honnêtement!

MAMOLINO.

Honnêtement. (*Entrant dans le cuvier.*) Qui sait? quand vous étiez dans le cuvier, vous n'y avez peut-être pas vu assez clair. (*Musique à l'orchestre.*)

BOCCACE,* *prenant la main de Simonne.*

Laissez donc, on y voit toujours assez clair (*bas*) pour prendre une jolie main. (*A Mamolino.*) Vous y êtes?

MAMOLINO.

Tout à fait... mais je n'y vois rien.

BOCCACE.

Cherchez bien au fond et vous trouverez.

SIMONNE, *bas à Boccace.*

Rendez-moi mon bijou.

BOCCACE, *bas.*

Eh! pitchoune!...

* Simonne à gauche du cuvier, Momolino dedans, Boccace à droite.

MAMOLINO, *criant comme s'il trouvait ce qu'il cherche.*
Ah!

SIMONNE.
Ciel!

BOCCACE, *qui est passé à gauche du cuvier.*
Quesaquo?

MAMOLINO, *passant la main dans l'intérieur du cuvier.*
Ah! là, il y a de la résistance.

BOCCACE.
De la résistance!... il n'en faut pas!

MAMOLINO.
Il n'en faut jamais...

BOCCACE, *à Simonne.*
Vous l'entendez, c'est lui qui le dit!... (*Il embrasse Simonne au moment où Calandrin entre. La musique cesse.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, CALANDRIN.

CALANDRIN, *riant.* *
Ha! ha! ha! (*Ils se séparent vivement.*)

SIMONNE, *à part.*
Vieux singe!

BOCCACE, *à part.*
Que le diable l'emporte!

CALANDRIN.
Ne vous dérangez pas.

MAMOLINO, *sortant sa tête du cuvier.*
Ah çà, mais qui diable!... Ah! c'est vous, seigneur Calandrin!...

CALANDRIN.
Eh quoi! vous étiez là-dedans? (*Pouffant de rire.*) Ha! ha! ha!

MAMOLINO.
Qu'est-ce que vous avez donc à rire ainsi?

CALANDRIN.
Rien, rien... c'est que... Ha! ha! ha! c'est d'une aventure dont je viens d'être témoin, ha! ha! ha!

MAMOLINO, *sortant du cuvier et commençant à rire.*
Mais rit-il!... C'est drôle! quand je vois quelqu'un qui rit, je ne peux pas m'empêcher... Ha! ha! ha! (*En riant il regarde Boccace qui se met à rire aussi.*)

BOCCACE. **
Ni moi non plus! (*Ils rient tous ensemble aux éclats.*)

* Simonne, Calandrin, Boccace, Mamolino.

** Simonne, Calandrin, Mamolino, Boccace.

SCENE IX.

LES MÊMES, LAMBERTINI, *vêtu en soldat comme Gulfar, entrant par le fond, et prenant comme Boccace l'accent provençal.*

LAMBERTINI, *s'arrêtant sur les marches au fond.*

Ha! ha! ha! On est bien gai ici... mille tonnerres! quelle risette!

CALANDRIN.

Encore un soldat!

BOCCACE, *à part.*

Diable! (*Il se détourne avec embarras.*)

MAMOLINO.

Eh! oui, c'est à lui que je viens de vendre, tout à l'heure, au cabaret, le cuvier que ma femme vendait ici en mon absence.

CALANDRIN, *montrant Boccace.*

A celui-là?

LAMBERTINI.

Comment! mon cuvier, il est vendu!... Je n'entends pas cela, mille tonnerres!

SIMONNE, *allant à lui.* *

Je vais vous dire, monsieur le soldat...

LAMBERTINI.

Non, je n'entends pas... (*Bas.*) C'est moi, j'ai pris ce prétexte pour vous rapporter votre anneau!

SIMONNE, *étonnée.*

Hein!

MAMOLINO, *à Lambertini.*

C'est à un soldat de votre régiment qu'elle l'a vendu.

LAMBERTINI.

De mon régiment?

MAMOLINO, *montrant Boccace.*

Et le voici!

LAMBERTINI, *embarrassé, à part.*

Ah! diable!

BOCCACE, *à part.*

Allons, ferme! (*Allant à Lambertini.*) Oui, camarade, c'est à moi... et je ne le céderai pas, mort Diou!

LAMBERTINI, *à part.*

Du courage! (*Se retournant.*) Ni moi non plus!

MAMOLINO.

Ma foi, arrangez-vous!

* Calandrin, Simonne, Lambertini, Mamolino, Boccace.

LAMBERTINI, *reconnaissant Boccace.*

Ah! tiens!

BOCCACE.

Bah! c'est vous!

LAMBERTINI *et* BOCCACE, *éclatant de rire.*

Ha! ha! ha!

MAMOLINO.*

Ils se connaissent. (*Riant.*) Ha! ha! ha!

CALANDRIN, *riant aussi.*

Est-ce qu'ils l'ont acheté au même prix?

MAMOLINO.

C'est clair et c'est drôle!

CALANDRIN.

Mais non, ça n'est pas clair!

LAMBERTINI, *voyant Mamolino qui a peine à s'expliquer leur gaieté.*

Non... c'est que je vais vous expliquer la chose... Nous voulions faire tous les deux la même emplette... Mais nous aurions pu nous entendre.

BOCCACE.

Et nous ne nous sommes pas entendus.

MAMOLINO.

Eh bien! vous vous entendrez mieux le verre en main. — Simonne, une bouteille!

SIMONNE.

Tout de suite. (*Regardant Lambertini et Boccace avec surprise, et à part.*) Mon anneau!... ils ne peuvent pas l'avoir tous les deux. (*Simonne entre à droite.*)

LAMBERTINI, *à Boccace, bas.*

Comment! vous ici!

BOCCACE, *de même.*

Il paraît que j'arrive toujours le premier.

MAMOLINO.

Nous ferez-vous l'honneur, seigneur Calandrin?...

LAMBERTINI, *à part.*

Calandrin!... Est-ce que ce serait?...

CALANDRIN.

Merci, merci; je suis venu savoir si mes tonneaux seront prêts pour les vendanges que je veux commencer demain.

MAMOLINO.

Bah! vous les retarderez d'un jour.

* Calandrin, Mamolino, Simonne, Lambertini, Boccace.

CALANDRIN.

Du tout, du tout. D'abord, c'est après demain vendredi, et je me défie du vendredi.

LAMBERTINI, *accoudé sur le cuvier.*

Le seigneur Calandrin... il est superstitieux.

CALANDRIN.

Non, mais je crois à tout en général... et au diable en particulier.

BOCCACE, *à Calandrin.*

Vous avez vu le diable?

MAMOLINO, *à Calandrin, d'un air goguenard.*

Avec ses cornes!

CALANDRIN, *souriant.*

Ne parlons pas de ça ici, compère... Oui, oui, les lutins, les revenants, j'y crois un peu; et j'ai mes raisons pour ça.

LAMBERTINI, *à part.*

C'est lui! c'est mon homme de la villa...

CALANDRIN.

Demandez à ma femme.

BOCCACE.

Ah! le seigneur Calandrin a une femme!

MAMOLINO.

Oui, une femme... et jolie... jolie... plus jolie encore que la mienne!

LAMBERTINI, *à part.*

Oh! oui, bien jolie...

MAMOLINO, *montrant des tonneaux à gauche à Calandrin.*

Tenez, tenez, voici vos tonneaux.

SIMONNE, *revenant de la droite avec une bouteille et des gobelets qu'elle porte sur le tonneau à gauche.*

Vous êtes servis, messeigneurs. (*Bas à Boccace pendant que Mamolino remonte avec Calandrin.*) Eh! vite, rendez-moi mon anneau!

BOCCACE, *très-étonné.*

Hein?... un anneau!

MAMOLINO.

Allons, femme, viens verser!...

SIMONNE, *remontant.*

Voilà! voilà!

LAMBERTINI, *vivement à Boccace.*

Vous connaissez donc dame Simonne?

* Mamolino, Calandrin, Boccace, Lambertini.

BOCCACE.

Et vous?

LAMBERTINI.

Parbleu! puisque c'est elle qui a laissé son anneau à mon soldat!

BOCCACE.

Ah! bah! (*A part.*) Ce n'est donc pas?... mais ma jolie petite médaille... Ah çà, toutes les dames de Florence égarent donc quelque chose? (*Boccace gagne l'extrême droite.*)

SIMONNE, *revenant à eux.*

Le vin est versé, compères!

LAMBERTINI, *au milieu, vivement et bas à Simonne.*

Voilà votre anneau... la récompense?

SIMONNE, *prenant l'anneau.*

Comment, la récompense? (*Jetant un regard sur Boccace.*) Laissez donc... j'ai payé. (*Boccace se retourne en riant.*)

MAMOLINO, *appelant.*

Simonne!

LAMBERTINI, *à Boccace.*

Ah çà, vous arrivez toujours avant moi, vous?

BOCCACE.

C'est que vous arrivez après.

MAMOLINO, *leur apportant deux gobelets pleins de vin qu'il pose sur le grand cuvier.*

Il faut donc que je vous serve!

BOCCACE *et* LAMBERTINI, *riant.*

Merci!

CALANDRIN, *un gobelet à la main.*

N'oubliez pas, dame Simonne, que Néiphile, ma femme, retourne ce soir à sa villa.

LAMBERTINI, *à part.*

Ah! ah! j'irai.

CALANDRIN.

Et qu'elle compte demain sur vous pour ses vendanges.

SIMONNE.

Oui, oui, je le lui ai promis aux étuves, où je l'ai rencontrée ce matin.

BOCCACE, *à part.*

Aux étuves, cette jolie personne qui sortait après elle !

CALANDRIN.

C'est juste, elle était au bain.

BOCCACE, *à part.*

Oh ! j'irai !

MAMOLINO.

A votre santé !

CHOEUR.

AIR *de Montaubry.*

Buvons, amis, buvons le vin de France,
Jusqu'à pleins bords, buvons ce jeu divin.
Au fond du verre on trouve l'espérance,
Ici, jusqu'à demain
Buvons ce jeu divin !

(*La musique continue jusqu'à la reprise.*)

CALANDRIN.

Ah ! Mamolino, vous savez que j'ai demandé une audience au grand duc pour qu'il fasse pendre ce drôle de Boccace.

BOCCACE, *s'approchant.*

Hein ?

CALANDRIN, *à Boccace.*

A votre santé !... (*Riant.*) Dieu ! s'il avait vu ce que j'ai vu, quel conte il aurait fait !

MAMOLINO, *riant.*

Ah ! votre aventure !

BOCCACE, *riant.*

Celle qui vous faisait rire. (*Levant son gobelet.*) A la pendaison de Boccace !

LAMBERTINI, *riant.*

Ah ! le rompu !... il l'a bien mérité !

TOUS, *levant leurs gobelets.*

Oui ! oui !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Buvons amis, buvons le vin de France,

(*Pendant la reprise Boccace et Lambertini lutinent Simonne, tandis que Mamolino trinque avec Calandrin.*)

ACTE III.

Le jardin de la villa de Calandrin ; arbres, buissons, tonnelles : un banc de gazon au milieu du théâtre, un grand poirier au deuxième plan un peu à gauche, et au fond à droite, une porte à claire-voie qui ouvre sur la campagne.

SCENE I.

FIAMETTA, SIMONNE, NÉIPHILE, BERTA, MARIELLE, BEATRIX, JEUNES FILLES. (*Elles ont chacune une corbeille et cueillent des fruits de tous les côtés. Fiametta se tient rêveuse à l'écart.*)

CHOEUR *de Montaubry.*

Cueillons les fruits de ces jardins,
On les récolte à pleines mains;
On n'en doit pas voir dans les cieux
De plus beaux, de plus savoureux.

SIMONNE, *entrant par la gauche et parlant à la cantonade.*

Mais quand je vous dis que c'était malgré moi... Est-il entêté donc !

TOUTES, *courant à elle.*

Ah ! c'est Simonne.

NÉIPHILE, *d'un ton très-niais.*

A qui donc en as-tu ?

SIMONNE.

Eh ! pardine ! à votre mari ! parce qu'il est entré chez nous hier au moment où un soldat voulait m'embrasser... il se met dans la tête des choses !....

TOUTES.

Quoi donc ?

SIMONNE.

Oh ! des bêtises... Mais que vous êtes bonne, dame Néiphile, de m'avoir invitée aussi ! Voyons, et les vendanges ?

1re JEUNE FILLE, *montrant sa corbeille.*

Vois les beaux fruits.

2me JEUNE FILLE, *de même.*

Les jolies fleurs !

SIMONNE, *apercevant Fiametta.*

Ah ! Fiametta !

FIAMETTA.

Bonjour, Simonne!

NÉIPHILE.

Gronde-la un peu!... Depuis son arrivée avec ces demoiselles et la signora Barbara, elle est soucieuse, inquiète...

SIMONNE.

Dame! elle pense peut-être au mari qu'on va lui donner.

FIAMETTA.

Ah! tais-toi.

TOUTES.

Un mari!

MARIELLE.

Un mari! Tiens, elle est bien heureuse!

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Elle ne nous avait pas dit ça!

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

La sournoise!

SIMONNE.

Il ne faut pas que ça vous fasse peur, ma sœur de lait!... Le mariage est charmant quand le mari est gentil, et Barbara trouve le vôtre très-bien.

TOUTES.

Vrai!

FIAMETTA.

C'est possible, quand on n'en a pas vu d'autre

NÉIPHILE.

Est-ce qu'on t'en a présenté un autre?

BÉATRIX *et* MARIELLE.

Un amoureux!

FIAMETTA.

Je ne dis pas cela.

SIMONNE, *à part.*

Il y a quelque chose...

MARIELLE.

Moi, je n'en distingue pas, parce que j'ai toujours les yeux baissés... mais je les trouve tous charmants!...

FIAMETTA, *qui occupe le milieu, à part.*

Oh! ce jeune homme sous ce manteau de mendiant... Je le revois toujours.

BERTA.

Comment, Fiametta! tu n'es pas ravie, enchantée...

NÉIPHILE.

Pauvre petite!... je comprends, quand on épouse quelqu'un que l'on connaît à peine... je sais ce que c'est.

SIMONNE.

Ah! vous n'avez pas à vous plaindre, vous Néiphile, qui êtes la femme la plus heureuse...

NÉIPHILE.

Moi!

FIAMETTA.

Sans doute! le seigneur Calandrin n'est-il pas le meilleur des maris?

NÉIPHILE, *niaisement et avec un soupir.*

Oh! oui, Fiametta.

BÉATRIX.

Je sais qu'il t'aime bien.

NÉIPHILE, *de même.*

Oh! oui, Béatrix.

SIMONNE.

Et qu'il fait tout ce que vous voulez!

NÉIPHILE, *de même.*

Oh! non, Simonne.

MARIELLE.

Dame! si tu lui demandes des choses extraordinaires!

NÉIPHILE.

Dame! Marielle, faut croire, puisque son calendrier les lui défend.

TOUTES, *étonnées.*

Son calendrier?

NÉIPHILE.

Oui, un gros livre qu'il consulte tous les jours.

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Oh! conte-nous ça!

TOUTES.

Eh bien?

NEIPHILE.

AIR *de l'Echange*, de Reber.

Si pour m'amuser, lundi, je m'apprête,
Consultant alors son calendrier,
Il découvre, hélas! quelque grande fête,
Et tous deux ensemble il nous faut prier.
S'il s'agit, mardi, d'une promenade,
Un anniversaire arrête ses pas;
Mercredi, le maître est souvent malade,
Et, le lendemain, il ne bouge pas;
Vendredi l'effraie, il le dit tout bas.
A payer ses gens samedi se passe;

Enfin le dimanche arrive à propos...
(Toutes les jeunes filles qui l'entourent se rapprochent avec empressement.)
Mais sur moi jetant un regard de glace,
Ce jour est, dit-il, le jour du repos.

TOUTES, *riant.*

Ah! bah!

BÉATRIX.

Mais qu'est-ce que c'est que ce mari-là!

MARIELLE.

Moi, je brûlerais son livre... pour voir.

SIMONNE, *remontant.*

C'est égal!... vous avez ce beau jardin pour vous distraire.....

NÉIPHILE, *de même.*

Oui, un jardin où je mourrais de peur, si j'étais seule.

TOUTES.

Pourquoi donc?

NÉIPHILE, *avec mystère.*

Il paraît que ce domaine a appartenu à un astrologue qui a été brûlé autrefois.

TOUTES, *se rapprochant d'elle.*

Vraiment!

NÉIPHILE.

Aussi, il s'y passe des choses extraordinaires!... C'est un jardin enchanté... et, moi qui vous parle, si je vous disais ce qui m'y est arrivé.

SIMONNE.

A vous?

FIAMETTA.

Ah! ça fait frissonner... mais c'est égal, dis toujours.

TOUTES.

Oui! oui!

NÉIPHILE, *s'est placée sur le banc; plusieurs jeunes filles sont assises et groupées autour d'elle.*

AIR : *Un soir dans la forêt voisine.* (Amédée de Beauplan.)

Un soir, rêveuse et solitaire,
Je me promenais au jardin,
Et de la nuit le doux mystère
M'enivrait d'un charme divin;
Quand près de cet arbre, soudain,
(Elle désigne le poirier de gauche.)
Je me sans tirer par ma robe...
C'était quelque malin esprit

Qui dans l'air murmure et frémit...
A mes regards il se dérobe!
J'entendais bien,
Mais je ne voyais rien.

TOUTES, *effrayées.*

Quoi! rien?

NÉIPHILE.

Non, je ne voyais rien!

TROISIÈME JEUNE FILLE.

Ça me fait peur.

TOUTES.

Silence!

NÉIPHILE.

DEUXIÈME COUPLET.

Le jour suivant, avec courage,
Tout en tremblant, je veux savoir
Si c'est un gnôme... et quel visage
Un pareil être peut avoir,
Et, là... je reviens, vers le soir.

(*Elle se lève, on la suit.*)

Il me prend la main, il la presse,
J'ai beau fuir et m'y refuser,
Je distingue un bruit de baiser
Et des mots remplis de tendresse!
J'entendais bien,
Mais je ne voyais rien!

TOUTES, *avec effroi.*

Quoi! rien?

NÉIPHILE.

Non, rien!
Non, je ne voyais rien!

SIMONNE, *montrant le poirier.*

Près de cet arbre?

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

De ce beau poirier.

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

Qui avait de si beaux fruits!

NÉIPHILE.

Mon mari, qui accourait à mes cris avec Médor, a entendu comme moi le bruit dans le feuillage... et il a hurlé! hurlé!

MARIELLE.

Ton mari?

NÉIPHILE.

Mais non, Médor!... et, depuis notre retour, il me semble

toujours que je vais entendre... (*On entend frapper fortement à une porte hors de vue, à gauche.*)

TOUTES, *effrayées.*

Le lutin! Ah! mon Dieu!

FIAMETTA.

Qu'est-ce que c'est que ça?

SIMONNE, *regardant à gauche.*

N'ayez pas peur, c'est le seigneur Calandrin qui ouvre la porte à un paysan.

NÉIPHILE.

Ah! je sais ce que c'est. Il ne voulait avoir que des femmes à mon service... Mais depuis qu'il a peur, il a demandé un jardinier, pour qu'il y eût au moins un homme dans la maison.

SIMONNE.

Mais votre mari?

NÉIPHILE.

Oh! lui... il paraît qu'il ne se compte pas.

SCENE II.

LES MÊMES, BOCCACE. (*Il est vêtu en jeune paysan et porte un petit paquet au bout d'un bâton; il a la figure très-animée, la coiffe sur l'oreille et l'air très-éveillé.*)

BOCCACE, *à la cantonade.*

Ne vous dérangez pas, maître, je vous attends!

SIMONNE.

Tiens, il est gentil!

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Très-gentil.

BOCCACE, *entrant par la gauche.*

Ah bien! ah bon! voilà des dames! excusez. (*A part.*) Quel troupeau!

MARIELLE.

Oh! vous pouvez approcher.

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

N'ayez pas peur.

BÉATRIX, *montrant Néiphile.*

Voici votre maîtresse.

BOCCACE.

Ma maîtresse... ah!

NÉIPHILE.

Vous avez vu mon mari?

BOCCACE.

Votre mari.... ce vieux! cassé, abîmé, déjeté, oui, oui! (*A part.*) C'est bien elle!

SIMONNE, *à Boccace.*

Débarrassez-vous de votre paquet.

BOCCACE.

Mais je... (*Se trouvant en face de Simonne.*) Oh!

SIMONNE.

Quoi donc!

BOCCACE.

Rien! rien! (*A part.*) La femme du tonneau!

MARIELLE.

Donnez-moi aussi votre bâton. (*A part.*) Tiens, il est très-bien ce garçon-là.

TROISIÈME JEUNE FILLE.

N'est-ce pas?

FIAMETTA, *l'examinant à part, à l'extrême droite.*

C'est singulier... cette figure...

NÉIPHILE.

Le seigneur Calandrin vous a parlé?

BOCCACE.

Et il m'a dit de l'attendre. Oh! je l'attendrai tant qu'il voudra; on est bien ici! (*Rencontrant les regards de Fiametta, à part.*) Oh! quels yeux!

NÉIPHILE.

Il vous a dit ce que vous aviez à faire dans le jardin?

BOCCACE.

Oh! je n'ai pas attendu qu'il me le dise! ça se devine; c'est qu'il a peur du lutin, et il a besoin d'un gaillard solide, courageux! me voilà... je suis tout rond, moi... hi! hi! hi!

SIMONNE.

Il est gai.

BOCCACE.

Comme un pinson, surtout quand je vois de jolies figures comme ici... ça me met en gaieté pour toute la journée; hi! hi! hi!

NÉIPHILE.

Comment vous appelle-t-on, mon ami?

BOCCACE.

Je me nomme Féronde, signora, pour vous servir... Ah! mais... je suis folâtre, ce qui ne m'empêche pas d'être un fier ouvrier!... Oh! oh! comme je vais me plaire ici au milieu d'un tas de fleurs et d'un tas de femmes... pas d'homme, ça me va; parce que, voyez-vous, les hommes ça dépare... ça gâte le paysage, tandis que les femmes... (*Avec amour.*) Oh! les femmes, c'est joli... dans une allée, en perspective... c'est pas mal non plus de près...

MARIELLE, *à ses compagnes.*

C'est qu'il s'exprime très-bien.

BOCCACE, *à part, regardant Fiametta.*

Ah çà! mais en voilà une dont les yeux me brûlent; allons donc, ce n'est pas pour elle que je viens!

NÉIPHILE.

Vous dites?...

BOCCACE, *revenant à Néiphile.*

Je dis... maîtresse, que, près de vous, je me sens tout guilleret.

TOUTES, *riant.*

Ha! ha! ha!

BOCCACE.

Aussi, ordonnez... je ferai tout ce que vous voudrez...

SIMONNE.

Comme vous y allez!

BOCCACE.

Il y a des jardiniers qui se reposent, les fainéants!.... moi, jamais... et après le travail, la danse et la chanson!

MARIELLE, *à Béatrix.*

Quel dommage que ce soit un jardinier!

BOCCACE.

Oui! la danse et la chanson!...

Vieil air paysan.

Dans l'eau je me mirais,
Le long du gué,
Le joli mois de mai!
Isabeau qui passait
Vint s'y mirer de même.

TOUTES, *se prenant deux à deux et dansant.*

Vint s'y mirer de même!

DEUXIÈME COUPLET.

Nos regards se cherchaient
Dedans le gué,
Le joli mois de mai!
Ce que nos yeux disaient,
Nous n'osions l'dir' nous-mêmes.

TOUTES, *dansant de même.*

Nous n'osions l'dir' nous-mêmes!

(*Boccace danse avec l'une des jeunes filles à chaque couplet.*)

BOCCACE.

TROISIÈME COUPLET.

Isabeau qui voyait

Dedans le gué,
Au joli mois de mai
Refléter son secret,
Troubla l'eau d' la fontaine.

TOUTES, *de même.*

Troubla l'eau d' la fontaine.

BOCCACE, *pendant que la musique continue, à mi-voix à Néiphile.*

C'est pour vous que je viens, j'ai votre joyau.

SIMONNE, *se mettant entre eux.*

Plaît-il?

BOCCACE, *criant à tue-tête.*

Ronde générale, et l'on s'embrasse après. (*Reprise du troisième couplet, sur lequel il les force à danser; en changeant de danseuse il se trouve dans les bras de Barbara, qui entre par la gauche, suivie de Calandrin.*)

SCENE III.

LES MÊMES, CALANDRIN, BARBARA.

BOCCACE, *s'enfuyant avec effroi à l'extrême gauche.*

Oh! excusez, la vieille!

CALANDRIN.

Corne de bœuf! qu'est-ce que je vois là?

BOCCACE.

Votre jardinier... vous voyez, je ne suis pas fier! (*Lui tapant sur le ventre.*) Voulez-vous tourner, vieux?

SIMONNE.

Quel luron!

BARBARA, *scandalisée.*

Il m'a embrassée!

DEUXIÈME JEUNE FILLE, *à Barbara.*

Il vous a embrassée!

TROISIÈME JEUNE FILLE, *riant.*

Barbara!

CALANDRIN.

Eh quoi! c'est là ce garçon modeste, pieux, réservé comme une fille, que m'avait recommandé le père Pancracio?

TOUTES, *entourant Calandrin.*

Grâce pour lui!

BOCCACE, *à part, à l'extrême gauche.*

Ah! diable!... l'imbécile qui m'a vendu sa défroque ne m'avait pas dit ça!

BARBARA.

Il faut le chasser au plus vite, seigneur Calandrin.

BOCCACE, *à Calandrin.*

Oh! je suis parfois jovial, mais j'ai le fond triste!

CALANDRIN.

Halte là! drôle! Pour rester chez moi, tu as la jambe trop déliée... et l'œil trop brillant!

PREMIÈRE JEUNE FILLE, *à ses amies.*

C'est vrai.

BOCCACE.

Je vous assure, seigneur Calandrin... je ne suis peut-être pas assez vilain, mais rassurez-vous, j'enlaidis toujours que ça fait frémir; gageons qu'avant six mois... je serai aussi laid que...

CALANDRIN.

Hors d'ici!

TOUTES, *entourant Calandrin.*

Mais s'il promet...

CALANDRIN.

Taisez-vous! je le chasse! A moi, Barbara! jetons ce gredin à la porte.

BARBARA, *s'élançant vers Boccace.*

Tout de suite!

BOCCACE.

Ne touchez pas... la vue suffit!

ENSEMBLE.

CALANDRIN.

AIR : *Galop des maîtresses.*

D'ici que l'on sorte!
Gagnez cette porte;
Craignez mon courroux
Et redoutez mes coups!

LES FEMMES.

Pourquoi de la sorte
Le mettre à la porte?
Craignez son courroux,
Et redoutez ses coups.

(Pendant cet ensemble, Boccace poursuivi par Barbara et par Calandrin, disparaît à droite, un double le replace immédiatement et on le voit s'enfuir au milieu des femmes et dans le fond du jardin; à la fin de l'ensemble, il a disparu à gauche.)

SCÈNE IV.

CALANDRIN, BARBARA, FIAMETTA, SIMONNE, NÉIPHILE, JEUNES FILLES, *puis* BOCCACE.

CALANDRIN, *venant tomber sur le banc de gazon.*

Ah! je n'en puis plus, j'étouffe!... je suffoque!...

NÉIPHILE.

Remettez-vous. (*Il tousse.*)

MARIELLE.

Pauvre homme! il a la coqueluche.

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

C'est mal de l'avoir chassé.

CALANDRIN.

Le rustre! l'impertinent! fermez bien la grille, dame Barbara.

BARBARA, *revenant en scène.*

Soyez tranquille, il est parti! (*On entend sonner à une petite porte au fond à droite.*) Tiens, qu'est-ce qui sonne à cette porte?)

BOCCACE, *au dehors.*

Va-t'en, sans cœur!... pendard!...

FIAMETTA, *ouvrant la porte.*

C'est ici.

CALANDRIN, *criant.*

N'ouvrez pas! (*Boccace entre, un petit paquet sous le bras, son bonnet à la main; il a un costume de paysan d'un caractère tout opposé à celui qu'on vient de voir.*)

BOCCACE, *à la cantonade.*

Oui, va-t'en!... sauve-toi, mauvais sujet.

TOUTES.

Un paysan!

TROISIÈME JEUNE FILLE.

Un autre?

BOCCACE.

Et prie le ciel qu'il te prenne enfin en pitié.

BARBARA.

Qu'est-ce que c'est que ça?

BOCCACE, *se retournant.*

Excusez, mes bonnes gens. (*Il a l'air candide et ingénu.*)

CALANDRIN, *avec colère.*

Eh! mais... est-ce que?... Mais oui!... Comment, misérable, tu oses encore?...

BOCCACE.

Comment! vous croyez?... Mais je lui ressemblerai donc tou-

jours à ce gueux là... (*Pleurant.*) Ah ! il me fera mourir de chagrin !

BARBARA, *incertaine.*

Ah ! mon Dieu ! c'est lui !

BOCCACE.

Oui, lui qui sortait d'ici... je l'ai vu.

CALANDRIN.

Vu qui?... vu qui ?...

BOCCACE.

Eh bien ! lui, mon frère... mon jumeau, sauf votre respect.

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

Son frère !

BARBARA.

J'y suis.

CALANDRIN.

C'est donc cela !

SIMONNE, *aux autres.*

Dites donc, mesdemoiselles, je le trouve plus petit.

BARBARA.

Votre frère?

BOCCACE.

Jumeau... Nous sommes venus au monde tous les deux, le même jour, sous le même groseiller... c'est maman qui me l'a toujours dit... Mais, moi, je suis sage, je suis gentil, j'ai de la vertu comme une fille ; (*s'attendrissant*) au lieu que lui, c'est un mauvais sujet, qui me fait toutes les misères du monde ! Dès qu'il sait que j'ai une bonne place dans une honnête maison, il se présente avant moi, comme aujourd'hui, l'intrigant ! (*A Calandrin*). Il s'y comporte que c'est à faire dresser les cheveux sur votre tête, si vous en aviez... Mais on le chasse... (*Sanglotant.*) Vous l'avez chassé !...

BARBARA.

Ce pauvre garçon, voyons, ne pleure pas !

BOCCACE.

C'est si dur quand on a du cœur, et j'en ai du cœur !... Ah ! dame !

NÉIPHILE, *à ses amies, qui sont toutes à droite.*

Dites donc, mesdemoiselles, j'aime mieux l'autre.

MARIELLE.

Moi, d'abord, je n'aime pas les hommes qui pleurent.

FIAMETTA, *à part, regardant Boccace.*

Ah ! je crois que c'est le même.

CALANDRIN, *à Boccace.*

Allons, console-toi, je te garde à condition que ton frère ne mettra jamais les pieds ici.

BOCCACE, *cessant tout à coup de pleurer.*

Ah ! jamais, tant que j'y serai.

CALANDRIN, *à demi-voix, à Barbara.*

Il a l'air naïf.

BARBARA, *à elle-même.*

C'est comme cela que je les aime.

NÉIPHILE, *allant à Boccace.*

Comment t'appelles-tu ?

BOCCACE, *effrayé et reculant.*

Ah ! mon Dieu !

TOUTES, *allant à lui.*

Oui, ton nom, ton nom !

BOCCACE, *se réfugiant près de Calandrin.*

Ah ! mon Dieu, est-ce que ces petits êtres-là... ces volatiles vont rester ici ?

SIMONNE.

Comment des volatiles ?

TOUTES.

Nous ?

BOCCACE.

Oui, oui, le père Philippe... un saint homme... il m'a dit que toutes ces petites créatures-là c'étaient... comment disait-il, le père Philippe ? Ah ! il disait que c'étaient... des oies...

TOUTES, *riant.*

Ha ! ha ! ha !

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Oh ! le malhonnête !

NÉIPHILE, *allant à lui, en riant.*

Comment ! tu crois...

BOCCACE, *la chassant.*

Chtt ! chtt ! n'approchez pas !

CALANDRIN, *riant.*

Mais non... ce sont des femmes !... de jeunes femmes !...

BOCCACE, *jouant l'effroi. Il est passé à droite avec Calandrin,*

Des femmes !... Oh ! c'est très-dangereux, des femmes ! on se marie avec... Chtt ! chtt ! n'approchez pas... Et c'est vos épouses toutes ces femmes-là ?

CALANDRIN,

Non, mon ami, non... je ne suis pas le roi Salomon... Tranquillise-toi, ces jeunes filles sont les amies de ma femme.

BOCCACE, *jouant toujours l'effroi.*

Vous êtes donc marié ?

CALANDRIN.

Oui... un peu.

BOCCACE.

C'est encore trop. Heureusement je n'ai pas défait mon paquet... je m'en vas. (*Il remonte.*)

TOUTES, *le retenant.*

Mais pourquoi? pourquoi?

BOCCACE.

Parce que, quand est marié avec une femme on se dit des choses tendres.

MARIELLE.

Tiens!

CALANDRIN, *le tirant à part.*

Chut! veux-tu te taire?

NÉIPHILE, *avec intérêt.*

Des choses tendres, mais non.

BOCCACE, *à Néiphile.*

Vous ne vous promenez pas amoureusement?

NÉIPHILE, *naïvement.*

Mais non.

BOCCACE, *à Calandrin.*

Vous ne vous embrassez jamais devant le monde?

CALANDRIN, *fièrement.*

Jamais!

NÉIPHILE, *naïvement.*

Ni autrement.

BOCCACE, *posant son paquet à terre.*

Alors, je reste. Dame, c'est qu'on n'a qu'une innocence, et on y tient.

TOUTES, *riant.*

Ha! ha! ha!

BARBARA, *à part.*

Il est charmant!

MARIELLE.

Moi, je ne trouve pas. (*Les jeunes filles remontent.*)

BARBARA, *à part.*

Voilà comme je les aime.

CALANDRIN, *à part.*

Ma foi! on me l'aurait fait exprès, il ne serait pas mieux. Allons, mesdemoiselles, songeons à la collation, venez. (*A Boccace, qui a gagné la gauche.*) Tu trouveras là tous les outils qu'il te faut pour te mettre à l'ouvrage. (*Il lui donne un râteau qu'il prend à gauche.*)

FIAMETTA, *l'observant, à part.*

Comme cela, il ressemble encore plus à ce mendiant.

BOCCACE, *à part, la regardant aussi.*

Toujours cette petite.

BARBARA.

Venez, Fiametta.

BOCCACE, *bas et rapidement à Néiphile, qui se trouve près de lui.*

Restez. (*A Calandrin.*) Oui, oui, emmenez-les; et surtout qu'elles ne reviennent pas me lutiner, parce qu'aussi vrai... je prends mon râteau et je tape... (*Toutes les jeunes filles rient.*)

ENSEMBLE.

LES JEUNES FILLES, BARBARA *et* CALANDRIN.

Ah! le butor!
Il a ma foi grand tort!
Quoi, vraiment à son âge
Il craint fillette au doux visage!
Ah! le butor!
Il a ma foi grand tort.
Ah! le butor.

BOCCACE.

Je suis butor,
Et ce n'est pas un tort,
Car je veux rester sage.
Devant fillette au doux visage,
Je suis butor,
Et ce n'est pas un tort.

(*Toutes les femmes sont sorties par la droite, sur le chœur. Calandrin les suit, Néiphile qui sortait la dernière s'arrête et regarde Boccace qui lui montre de loin une petite médaille qu'il a tirée de sa gibecière. — La musique continue.*)

NÉIPHILE, *revenant.*

Oh! que c'est gentil!

CALANDRIN, *se retournant vivement.*

Hein?... quoi?... qu'est-ce que c'est?...

BOCCACE, *à part.*

Maladroite!

NÉIPHILE.

C'est une petite médaille qu'il me montrait là.

BOCCACE.

Oui, une médaille que j'ai trouvée l'autre jour... (*La tendant à Néiphile.*) Si vous la vouliez?

NÉIPHILE.

Oh! oui... avec plaisir. (*Calandrin la prend et la donne à Néiphile.*)

BOCCACE, *à part.*

Il ne la reconnaît pas !

CALANDRIN, *à Boccace.*

Je te la paierai.

BOCCACE, *à part.*

C'est bien comme ça que je l'entends.

NÉIPHILE.

Oh ! je vais la mettre à mon cou... elle ne me quittera plus. Merci !

BOCCACE, *bas à Néiphile.*

Revenez.

NÉIPHILE.

Hein ?

CALANDRIN.

Quoi ?

BOCCACE, *d'un ton patelin à Calandrin.*

Dieu vous bénisse!

CALANDRIN, *à part, riant.*

Il est stupide. (*Haut.*) Allons, venez, mignonne.

NÉIPHILE.

Me voici ! (*Elle sort avec Calandrin en regardant toujours Boccace qui lui envoie un baiser.*)

CALADRIN, *en sortant.*

Il est stupide ! (*Calandrin et Néiphile sortent par la droite. La musique cesse.*)

SCENE V.

BOCCACE, *puis* LES JEUNES FILLES, BARBARA, CALANDRIN, *ensuite* LAMBERTINI.

BOCCACE, *seul et déposant sur le banc le râteau que Calandrin lui a mis dans les mains.*

Vive Dieu ! quelle ingénuité ! et comme elle a bien joué l'innocence ! c'est qu'elle n'a pas l'air de reconnaître... Et le bonhomme de mari... me voilà donc près de cette charmante inconnue... que je cherchais avec tant d'ardeur; les obstacles, mon erreur d'hier n'ont fait qu'irriter mon amour ! Elle a un mari, tant pis!... j'aurais mieux aimé;... mais bah ! (*On entend de grands cris poussés par les jeunes filles. — Musique.*) Qu'est-ce que c'est que ça? (*On voit les jeunes filles traverser le théâtre, au fond, de droite à gauche.*)

TOUTES.

Il est là ! il est là ! (*Elles disparaissent par la gauche.*)

BOCCACE.

Hein ! est-ce qu'on se douterait?...

CALANDRIN, *paraissant au fond et se heurtant contre Boccace.*
Tu ne l'as pas vu ?

BOCCACE.

Non !

CALANDRIN.

Si tu le vois, tape dessus.

BARBARA, *arrivant et poussant un cri en voyant Lambertini qui a un costume diabolique et qui sort d'un buisson à droite.*
Ah ! (*Elle fuit par la gauche.*)

CALANDRIN, *effrayé.*

Ah ! (*Il suit Barbara.*)

BOCCACE, *prenant son râteau et montant sur le banc.*

Taper, je veux bien.

LAMBERTINI.

Sauvé !

BOCCACE, *levant le râteau.*

Hein !

LAMBERTINI.

Chut !

BOCCACE, *le reconnaissant.*

Ah ! bah !

LAMBERTINI.

Eh ! mais...

BOCCACE.

C'est vous !

LAMBERTINI.

Qu'est-ce que vous faites ici ?

BOCCACE.

Je suis jardinier.

LAMBERTINI.

Moi, je suis le diable.

BOCCACE.

Le diable ?

LAMBERTINI.

Silence ! (*Regardant au fond.*) Ah ! plus personne.... ils sont tous en fuite ! (*La musique cesse.*)

BOCCACE, *descendant du banc.*

Mais enfin, la cause de votre présence... de ces cris, de cet effroi ?

LAMBERTINI.

Vous ne comprenez pas que c'est ici le jardin ensorcelé par

moi, où, revenant sur les pas de la charmante jeune femme qui en avait disparu, je vais passer encore pour un lutin, pour un farfadet... toujours présent et toujours invisible!

BOCCACE.

Vraiment, la femme du seigneur Calandrin?...

LAMBERTINI.

Je viens lui déclarer mon amour... de démon.

BOCCACE.

Et moi, je lui ai rapporté sa petite médaille, perdue aux étuves.

LAMBERTINI.

A Néiphile?

BOCCACE.

Elle l'a en ce moment; et je l'attends ici.

LAMBERTINI.

Ah! c'est trop fort!

BOCCACE.

Non, c'est trop tard! Vous arrivez toujours après moi.

LAMBERTINI.

Savez-vous, seigneur Boccace, que je finirai par prendre la plaisanterie du mauvais côté.

BOCCACE.

Est-ce qu'il y en a un bon?

LAMBERTINI.

Je finirai par vous tuer.

BOCCACE, *riant.*

Prenez garde! Une fois l'épée au poing, je suis homme à vous toucher le premier... vous verrez que vous arriverez encore trop tard!

LAMBERTINI.

Tenez, il vaut mieux en rire!

BOCCACE.

Ma foi! oui; d'ailleurs, ici, pour vous consoler, vous n'avez que l'embarras du choix. Il y a près de Néiphile des jeunes filles charmantes... une surtout qu'on nomme Fiametta, la plus jolie de toutes, qui me regardait avec des yeux si brillants et si doux, que j'en étais tout ému... Et, ma foi! on ne sait pas...

LAMBERTINI.

Eh bien! vous en êtes amoureux?

BOCCACE.

Oh! non, non; je ne veux aimer que celle dont la beauté est toujours présente à ma pensée!... Quel que soit le nom qu'elle porte, elle sera mes seules amours.

LAMBERTINI.

Aimez donc Néiphile.

BOCCACE.

Avec d'autant plus de joie, que le seigneur Calandrin est un de mes ennemis personnels... un de ceux qui me pendaient hier.

LAMBERTINI.

A votre aise. Moi, je vais chercher les jolis yeux qui doivent me consoler!... Fiametta, dites-vous?

BOCCACE.

Chut!... du bruit dans le feuillage. (*Musique.*)

LAMBERTINI.

C'est Néiphile!

BOCCACE.

Elle me cherche.

LAMBERTINI, *qui sort par la gauche.*

Vous dites... Fiametta.

BOCCACE.

Fiametta! Allez, allez! (*Lambertini disparaît.*)

SCENE VI.

BOCCACE, NÉIPHILE, *ensuite* CALANDRIN.

NÉIPHILE, *entrant par la droite, apercevant Boccace et feignant de chercher quelque chose.*

Mon Dieu! mon Dieu! où ai-je pu le laisser?

BOCCACE.*

Vous cherchez quelque chose?

NÉIPHILE.

Oui, mon panier.

BOCCACE.

Le voilà. Ah! que vous êtes bonne de venir le chercher près de moi, qui vous attendais!

NÉIPHILE.

Vous m'attendiez?... Vous êtes bien bon!

BOCCACE, *à part.*

Elle a l'air un peu... niais. Ah! bah! (*La musique cesse.*)

NÉIPHILE.

Vous m'attendiez?

BOCCACE.

Ce joyau ne vous en a-t-il pas prévenue?

NÉIPHILE.

Ce joyau que vous avez trouvé?

* Boccace, Néiphile.

BOCCACE.

Et qui a repris sa jolie place... Oh! il est bien heureux... que je voudrais avoir son sort!

NÉIPHILE, *riant niaisement.*

Comme si ça se pouvait.

BOCCACE.

Oh! ne savez-vous pas que si je suis venu ici... près de vous?...

NÉIPHILE.

C'est pour être jardinier... pour soigner les fleurs de mon mari.

BOCCACE.

Oui... et la plus belle de toutes... vous... charmante Néiphile!

NÉIPHILE.

Moi? Est-ce que je suis une fleur?

BOCCACE, *à part.*

Décidément, elle est bête!... Ah! bah! (*Haut.*) Mais sous ce vêtement de jardinier, il y a un cœur qui bat pour vous.

NÉIPHILE.

Ah! qui êtes-vous donc?

BOCCACE.

Je suis...

CALANDRIN, *en dehors, à gauche.*

Rentrez toutes dans la serre.

BOCCACE.

Ah! mon Dieu!

NÉIPHILE.

N'ayez pas peur, c'est mon mari.

BOCCACE, *vivement.*

Si vous dites un mot, je suis perdu! (*Il reprend son râteau.*)

NÉIPHILE, *naïvement.*

Alors je ne dirai rien.

CALANDRIN, *entrant.*

Eh bien! Eh bien! qu'est-ce que vous faites ici, mon enfant?

NÉIPHILE, *un peu embarrassée.* *

Moi... seigneur Calandrin...

BOCCACE, *faisant des signes à Néiphile.*

Pauvre maîtresse, elle fuyait le lutin qui m'a fait une peur!

CALANDRIN.

Le lutin!... tu l'as vu?

BOCCACE.

Pardine, j'étais là à ratisser... quant tout à coup, frrr! J'ai

* Neiphile, Calandrin, Boccace.

entendu un bruit dans les feuilles... et j'ai vu une bête... comme je vous vois...

CALANDRIN.

Une bête!...

NÉIPHILE, *sérieusement.*

Comme il vous voit!...

BOCCACE.

J'ai levé mon râteau, mais elle a disparu dans ce gros arbre... (*il montre le poirier*) où tout à coup elle s'est métamorphosée en deux pigeons qui se sont mis à roucouler... et à se becqueter. (*Montrant l'arbre.*) Tenez! tenez!

CALANDRIN.

Deux pigeons?

BOCCACE.

Là-haut!... à gauche, dans les branches... Comme ils roucoulent... Pchut! les vilains.

CALANDRIN, *cherchant dans l'arbre.*

Mais où donc?

NÉIPHILE.

Oui! où donc?

BOCCACE.

Regardez bien! là, où des feuilles remuent... voyez-vous?

CALANDRIN, *le nez en l'air.*

Ah! oui.

BOCCACE, *à part et vivement.*

Il voit! (*Haut.*) Ils ont l'air de se dire: (*pendant que Calandrin regarde dans l'arbre, il s'adresse à Néiphile*) Je t'aime! je t'aime! dans ce jardin, sous ce beau ciel, je t'apporte l'espérance, le bonheur.

CALANDRIN, *se retournant.*

C'est inouï!

BOCCACE, *le faisant toujours regarder dans l'arbre.*

Ah! seigneur Dieu, regardez donc encore! (*Calandrin regarde dans l'arbre. Boccace veut prendre la main de Néiphile.*)

CALANDRIN, *revenant entre eux.*

Mais puisque tu les vois si bien, va donc les faire partir, (*à part*) c'est d'un mauvais exemple. (*Il indique Néiphile.*)

BOCCACE, *avec un effroi simulé.*

Sur l'arbre?

CALANDRIN.

Oui, sur l'arbre... monte un peu.

BOCCACE.

Mais s'il y a un lutin.

CALANDRIN.

Monte! monte!... justement voilà une échelle.

BOCCACE.

Ah! oui, l'échelle... aidez-moi.

CALANDRIN, *prenant l'échelle à gauche.*

Je veux bien... (*Il pose l'échelle contre l'arbre.*) Va doucement, mon garçon, va doucement.

NÉIPHILE, *à part, pendant que Boccace monte dans l'arbre.*

Comme sa voix est tendre... Comme son regard est doux!

CALANDRIN, *tenant l'échelle, à Néiphile qui est à l'extrême droite.*

Baisse les yeux petite!... quand on a de la candeur...

BOCCACE, *dans l'arbre, poussant un cri.*

Mais, seigneur Calandrin, voulez-vous bien ne pas embrasser votre femme comme ça devant moi!

CALANDRIN, *à l'extrême gauche.*

Moi, j'embrasse ma femme!

NÉIPHILE, *à droite et tenant une fleur qu'elle a cueillie.*

Mais non!

CALANDRIN.

Mais non! elle est là, elle effeuille une marguerite.

BOCCACE.

Ta, ta, ta... mais finirez-vous! lui prendre la taille... là, sous mes yeux! ah! fi!

CALANDRIN.

Je suis là... dans mon coin...

BOCCACE.

Non... je ne vous y vois plus... vous êtes là! (*Il montre la droite.*)

CALANDRIN.

Mais non... apprends, maître nigaud!...

BOCCACE.

Bénédiction du ciel! finissez! ne l'embrassez pas... je descends, et je m'en vas.

NÉIPHILE, *riant.*

Il perd la tête.

BOCCACE, *descendant de l'échelle.*

Heureusement que mon paquet n'est pas défait! Je m'en vas.

CALANDRIN, *l'arrêtant.*

Ah çà, tu rêves... je n'ai pas quitté la place où je suis.

Digitized by Google

BOCCACE, *qui revient en scène.*

Allons donc, vous me ferez croire...

NÉIPHILE.

Bien vrai...

CALANDRIN.

Quand je te dis!...

BOCCACE, *avec effroi.*

Alors, il faut donc que ce poirier soit enchanté! Quand on est dessous, on voit des pigeons... quand on est dessus, on voit des époux...

NÉIPHILE, *très-sérieusement.*

C'est le lutin qui aura fait cela!

CALANDRIN, *de même.*

C'est le lutin...

BOCCACE, *de même.*

Qui aura fait cela?

CALANDRIN.

Mais je ne puis comprendre encore que du haut de cet arbre...

BOCCACE.

Vous n'êtes pas convaincu... Eh bien, montez là-haut, et vous allez l'être.

CALANDRIN.

Ah! parbleu, je suis curieux de voir ça.

NÉIPHILE.

Oui, oui, montez!

BOCCACE, *à Calandrin qui monte à l'échelle.*

Moi, je reste dans mon coin, vous allez voir.

CALANDRIN, *dans l'arbre.*

J'y suis. (*Boccace fait tomber l'échelle.*)

NÉIPHILE, *s'élançant vers l'arbre.*

Ciel!

BOCCACE, *retenant Néiphile et la faisant asseoir près de lui, sur le banc.*

Ne faites pas attention, c'est l'échelle qui dégringole.

CALANDRIN, *dans l'arbre, au milieu des feuilles.*

Eh bien!... eh bien, tu n'es plus là!

BOCCACE.

Si fait! si fait! je suis là... dans mon coin. (*A Néiphile.*) Dites comme moi.

NÉIPHILE, *timidement.*

Il est là,... dans son coin.

CALANDRIN, *avec ébahissement et passant constamment sa tête au milieu des branches qu'il écarte.*

Ah! merveilleux! merveilleux! On jurerait que tu as quitté ta place.

NÉIPHILE.

Mais...

BOCCACE, *à demi-voix.*

Silence! Puisque je vous aime, laissez-moi vous dire mon amour! Si vous saviez tout ce que j'ai fait pour arriver jusqu'à vous!... Ne tremblez pas!...

CALANDRIN, *toujours joyeux.*

Bien! bien!... Mais c'est qu'on dirait qu'il prend la taille de ma femme!

NÉIPHILE, *se défendant.*

Mais!...

BOCCACE, *à demi-voix.*

Laissez donc... L'amour est si doux, près d'un amant tendre et sincère, qui vous adore! (*Il embrasse Néiphile.*)

CALANDRIN.

Miraculeux! miraculeux! Ne voilà-t-il pas que je me figure te voir embrasser ma femme?...

BOCCACE.

C'est le lutin. (*Bas.*) Dites comme moi!

NÉIPHILE, *timidement.*

C'est... c'est le lutin!

CALANDRIN, *au comble de la joie.*

C'est très-drôle!... C'est très-drôle (*Il éclate de rire, en regardant Boccace, qui embrasse de nouveau Néiphile.*)

SCENE VII.

CALANDRIN, BOCCACE, NEIPHILE, MAMOLINO.

MAMOLINO, *à part.*

Qu'est-ce que c'est que ça? (*Haut et passant sa tête entre Boccace et Néiphile.* Le seigneur Calandrin! s'il vous plaît?

NÉIPHILE, *se levant effrayée.*

Mamolino!

BOCCACE, *à part.*

L'homme au cuvier!

MAMOLINO.

Le seigneur Calandrin, s'il vous plaît?

CALANDRIN, *toujours dans l'arbre.*

Ah! c'est vous, compère.

MAMOLINO, *levant la tête.*

Hein! quoi? (*A part.*) Le mari en haut et les amoureux en bas... (*A part, riant.*) Ha! ha! c'est très-drôle, ha! ha!

BOCCACE, *bas à Mamolino.*

N'est-ce pas? (*riant.*) Ha! ha! (*Il va relever l'échelle.*)

CALANDRIN, *à Mamolino.*

Là! pourquoi vous mettez-vous entre eux, maladroit?

MAMOLINO, *à part.*

Bah! Ha! ha! Il va s'en plaindre! (*Calandrin descend.*)

BOCCACE.

Maître Mamolino, allez bien vite; votre femme vous attend.

NÉIPHILE.

Oui... oui. Allez...

MAMOLINO.

Oui, oui... Ha! ha! ha. (*A part.*) Drôle de jardinier!...

CALANDRIN, *riant aussi.* *

Mais, qu'est-ce que vous avez donc à rire, Mamolino? est-ce le cuvier que vous avez vendu hier qui vous met de si belle humeur?

MAMOLINO.

Non, non, c'est ce poirier... on voit d'en bas des choses... ha! ha! ah!

BOCCACE, *bas, à Calandrin.*

Les pigeons.

CALANDRIN.

Oh! ce n'était pas aussi drôle que ce que j'ai vu d'en haut! ha! ha! ha!

MAMOLINO, *d'un air goguenard.*

Eh bien! c'est égal, je ne vous conseille pas d'y grimper trop souvent, vous pourriez y cueillir des fruits difficiles à digérer.

CALANDRIN, *de même.*

Dites donc, un bon conseil, compère!... ne vous fourrez pas trop souvent dans un cuvier...

MAMOLINO.

Pourquoi?

CALANDRIN.

Vous pourriez vous cogner, et ça fait des bosses.

MAMOLINO, *à part, riant.*

Le poirier, lui en haut, ha! ha!

CALANDRIN, *à part, de même.*

Le cuvier, lui dedans, ha! ha!

* Boccace, Calandrin, Mamolino, Néiphile.

BOCCACE, *riant.*

Ha! ha!

NÉIPHILE, *riant sans comprendre.*

Ha! ha! (*Cris au dehors.*) Ah!

TOUS LES TROIS.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça!

SIMONNE, *accourant.*

Au secours! c'est le diable! (*Prenant le bras de son mari.*) Ah! (*Demi-nuit.*)

SCENE VIII.

NÉIPHILE, BOCCACE, MAMOLINO, CALANDRIN, SIMONNE, BARBARA, BERTA, BÉATRIX, *puis* LAMBERTINI.

ENSEMBLE.

AIR *de Montaubry.*

Fuyons vite, vite, vite!
C'est une maison maudite;
Je viens de voir un hibou,
Un hibou sortant de son trou!
D'un bosquet bien sombre
J'ai vu s'élancer une ombre.
Ah! c'est le rendez-vous
Des lutins et des loups garous!

NÉIPHILE.

Voyons! voyons! parlez, expliquez-vous! vous me faites peur.

CALANDRIN.

Oui, expliquez-vous!

FIAMETTA.

Là bas, dans les arbres... j'ai senti tout à coup quelqu'un... auprès de moi... qui m'a pris la main... J'ai poussé un cri... et le lutin s'est échappé.

SIMONNE.

Je l'ai entendu!

BARBARA, BÉATRIX, MARIELLE.

Et moi aussi!

TOUTES.

Et moi aussi

NÉIPHILE, *à part.*

Est-ce qu'il y en un autre?

BOCCACE, *à part.*

C'est Lambertini!

CALANDRIN, *avec éclat.*

Voyez-vous, tout le jardin est enchanté!

BARBARA.

Moi, j'emmème mes jeunes filles! Faites vos adieux à Néiphile. (*Elle va à droite au milieu des jeunes filles.*)

MARIELLE.

Oh! c'est dommage, j'aurais voulu voir le lutin.

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Adieu, Néiphile.

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

Adieu.

MAMOLINO, *traversant de droite à gauche et allant à Calandrin.*

Et moi, j'emmène Simonne. Ce jardin n'est pas sûr pour les femmes... Aussi bien, je ne venais ici que pour prévenir le seigneur Calandrin que nous avons demain audience du grand duc. (*Depuis quelques instants on aperçoit au fond Lambertini qui se cache derrière le poirier.*)

CALANDRIN.

Enfin, nous aurons justice!

FIAMETTA, *qui embrasse Néiphile pour prendre congé d'elle.*

Ah!

BARBARA.

Qu'est-ce que c'est?

TOUTES.

Qu'as-tu donc?

FIAMETTA.

Rien, rien... C'est cette médaille que j'aperçois là au cou de Néiphile... Voyez donc, Barbara?

BARBARA.

Cette petite médaille... (*Elle s'approche de Néiphile.*)

NÉIPHILE, *montrant Boccace qui est à gauche.*

C'est ce pauvre garçon qui l'a trouvée.

FIAMETTA, *regardant Boccace avec attention.*

Ah!

BOCCACE, *à part.*

Quel regard!

BARBARA.

Mais attendez donc!... oui, c'est bien celle que Fiametta a perdue aux étuves.

BOCCACE, *à part, regardant Fiametta.*

Ah! mon Dieu! c'est donc?...

FIAMETTA, *avec hésitation, regardant Boccace.*

Mais il n'est entré aux étuves qu'un mendiant... un pauvre aveugle...

BOCCACE, *vivement.*

Oui, qui l'a ramassée... Il me l'a donnée... je l'ai offerte à la signora... (*A part.*) Oh! mon cœur ne m'avait pas dit... (*Reprenant haut.*) Je ne savais pas... si j'avais su... (*Bas à Fiametta.*) Grâce! grâce!

MAMOLINO, *qui est à l'extrême gauche, à part, avec Simonne.*

Drôle de jardinier!

CALANDRIN, *qui est au milieu.*

Reprenez-la, Fiametta.

NÉIPHILE.

Oh! je n'y tiens pas. (*Elle détache la médaille de son cou.*)

BARBARA.

Merci, seigneur Calandrin.

BOCCACE, *à part.*

Je disais bien aussi, l'autre est trop bête!

BARBARA.

Tenez, ma chère enfant; et ne la perdez plus.

BOCCACE, *à part.*

Oh! j'aurais voulu la lui rendre moi-même.

BARBARA.

Tenez, Fiametta. (*Elle tend la médaille à Fiametta, qui a les yeux attachés sur Boccace. Lambertini caché derrière le banc de gazon avance la main sans être vu, enlève la médaille et se sauve.*)

LAMBERTINI, *en prenant la médaille.*

A moi! (*Musique jusqu'à la fin.*)

BARBARA, *poussant un grand cri.*

Ah! (*Elle tombe assise sur le banc.*)

FIAMETTA, *effrayée.*

Ah!

TOUTES, *de même.*

Ah! mon Dieu!

CALANDRIN, *tremblant.*

Encore!

MAMOLINO.

Qu'est-ce que c'est?

BOCCACE.

Eh, mais!... (*A part.*) Lambertini!

BARBARA.

Vous n'avez pas vu? vous n'avez pas entendu? un être invisible qui me l'a arrachée, en disant : A moi!

BOCCACE.

C'est le lutin!

Digitized by Google

TOUS.

C'est le lutin !

BOCCACE.

Pardine ! Il y a ici comme une odeur de soufre !... (*A part.*) Je le rattraperai, le traître !

CALANDRIN.

C'est inouï !

MAMOLINO.

Incroyable.

BARBARA.

Effrayant !

SIMONNE *et* LES JEUNES FILLES.

Partons ! partons !

BOCCACE, *regardant Fiametta.*

Et moi, je ne reste pas une minute de plus ici. Je vais chercher une autre condition. (*Boccace s'éloigne avec effroi.*)

CALANDRIN, *le retenant.*

Toi, je ne veux pas !

MAMOLINO, *riant, à sa femme.*

Ah ! bien, ah ! bon, il va le retenir de force.

NÉIPHILE, *regardant Boccace.*

C'est dommage !

REPRISE DU CHOEUR.

Fuyons, fuyons vite, vite !
C'est une maison maudite !
Ah ! c'est le rendez-vous
Des lutins, des loups garous.

ACTE IV.

Le théâtre représente une salle qui précède un des dortoirs de la maison des filles nobles de Florence. Cette salle est fermée au fond par des rideaux. — A gauche, une porte latérale. — A droite, une fenêtre. — Au fond, dans les angles à droite et à gauche des rideaux, deux portes.

SCENE I.

FIAMETTA, *seule, elle est assise et rêveuse, à gauche, près d'une table sur laquelle est une lampe allumée.*

Ah ! ce jardinier, c'était bien le même jeune homme qui se cachait sous le manteau d'un mendiant pour me parler à la sortie des étuves... oh ! je l'ai bien reconnu ; il y a de ces figures qu'on n'oublie pas... et la sienne, je la revois sans cesse... je suis émue, rien qu'en pensant à lui...

AIR *de Montaubry.*

C'est un songe,
Un mensonge,
Un espoir
Qui, ce soir,
Va peut-être
Disparaître
Sans retour! (*Elle se lève.*)
Oui, ce regard qui me peignait sa flamme,
Ce doux parler qui disait son amour,
J'en garde en vain mémoire au fond de l'âme,
Tout cela doit s'évanouir au jour.
C'est un songe, etc.

Oui, oui... car s'il était pour moi chez le seigneur Calandrin, pourquoi donnait-il cette petite croix à Néiphile! pourquoi... (*Écoutant une marche militaire qu'on entend dans le lointain.*) C'est singulier comme il passe des soldats sous les murs de notre maison!... (*Elle va ouvrir la fenêtre.*) Ils s'éloignent!... Oh! quelqu'un sur le mur du jardin... (*Reculant.*) Un homme!... (*Un billet, entourant une pierre, tombe à ses pieds.*) Ah! qu'est-ce que c'est que ça?... une pierre.... avec un billet!.... je ne la ramasserai pas... non, et je vais dire à ces dames... (*Elle va pour sortir et s'arrête.*) Si c'était une lettre... pour une de ces demoiselles!... cela peut compromettre... il vaut mieux la rejeter.... (*Elle le ramasse.*) Oui!.... c'est d'une audace!.... (*Lisant l'adresse.*) « A Fiametta, » c'est pour moi!... Oh! je ne la lirai pas!... je vais... Mais, qui est-ce qui ose m'écrire... il faut bien que je le sache, pour me plaindre!... (*Elle ouvre la lettre.*) Voyons!... (*Elle va près de la lampe pour lire la lettre.*)

SCENE II.

FIAMETTA, BARBARA.

BARBARA, *entrant par le fond à gauche.*

Ah! c'est vous, Fiametta.

FIAMETTA, *cachant la lettre.*

Ciel!

BARBARA.

Que faites-vous là, tandis que vos compagnes sont à souper, et la fenêtre ouverte encore!...

FIAMETTA, *cherchant.*

Rien... c'est que j'écoutais le chant du rossignol.

BARBARA.

Il chante bien, n'est-ce pas? Je l'entends tous les soirs de chez moi. (*Elle montre la chambre à gauche.*) Si vous vou-

lez, on vous fera un lit ce soir dans cette chambre sur le jardin; et vous l'entendrez tout à votre aise; mais il faut craindre l'air du soir... je vais pousser la fenêtre. (*Pendant qu'elle y va, Fiametta se rapproche de la lampe, à gauche.*)

FIAMETTA, *lisant.* *

« Fiametta, ne vous effrayez pas en me voyant, car j'arriverai » à vous par cette fenêtre, pour vous rendre la petite médaille » qu'un autre avait sacrifiée à Simonne et à Néiphile!... » Ah

BARBARA, *revenant.*

Hein! qu'est-ce que c'est? (*Fiametta cache la lettre.*) Qu'est-ce que vous cachez là?

FIAMETTA.

Ceci. (*Elle montre la pierre qu'enveloppait le billet.*)

BARBARA.

Une pierre! Miséricorde! qu'est-ce que vous vouliez en faire?

FIAMETTA.

Je voulais la jeter... par la fenêtre.

BARBARA, *riant.*

Au rossignol, peut-être?... Si c'est comme ça que vous croyez le faire chanter!... Au contraire, il ne faut pas faire de bruit si l'on veut qu'il chante.

FIAMETTA.

C'est que s'il venait jusqu'ici...

BARBARA.

Tant mieux! ce serait charmant!... pauvre petite... elle est toute tremblante!

FIAMETTA.

C'est que je pense encore à ce lutin... de la villa...

BARBARA.

Laissez donc!... à mon âge, on ne croit pas aux lutins... c'est quelque godelureau qui rôde autour de la maison de Néiphile.

FIAMETTA, *avec naïveté.*

Pourquoi ça?

BARBARA.

Pourquoi? Pauvre innocente... vous comprendrez cela plus tard!...

FIAMETTA, *à part.*

Mais s'il est amoureux de Néiphile, pourquoi... (*On entend parler au fond.*) Qu'est-ce donc?

BARBARA.

Ah! ce sont ces demoiselles qui entourent leur nouvelle compagne...

* Fiametta, Barbara.

FIAMETTA.

Une nouvelle?...

BARBARA.

Oui, vous ne savez pas!... Pendant que nous étions toutes sorties, et que madame était à Florence, un vieux gentilhomme est venu pour recommander sa fille qu'il veut faire entrer ici... mais au retour de madame, il était parti... on ne sait où, et on a trouvé cette jeune fille tout en larmes; elle se désolait : il paraît que c'est un amour contrarié... un mariage auquel on s'oppose! C'est si vilain, le mariage!...

FIAMETTA.

Vrai! mais alors, pourquoi le grand duc, auquel je suis étrangère sans doute, veut-il me marier?... Qu'est-ce que je lui ai fait?...

BARBARA.

Là-dessus, il y aurait beaucoup à vous répondre... si vous étiez... ou s'il était... Enfin! ..

FIAMETTA.

Vous me dites tant de mal des hommes!...

BARBARA.

Mais aussi, ce n'est pas à un homme qu'il vous marie; c'est à un prince de Sicile! Chut! voici ces demoiselles. (*Fiametta se rapproche de la fenêtre.*)

SCENE III.

LES MÊMES, BÉATRIX, MARIELLE, BERTA, JEUNES FILLES. (*Elles entrent par le fond à gauche*), BOCCACE *en jeune fille est au milieu d'elles, se cachant la figure avec son mouchoir.*

CHOEUR, *de Montaubry.*

Il faut savoir vous faire
Une raison,
Le bonheur est ma chère
Dans cette noble maison.

BÉATRIX.

Allons, ma chère petite, ne vous désolez pas!...

MARIELLE.

Nous sommes vos amies, vos compagnes.

TOUTES.

Du courage!

BARBARA.

Calmez-vous, mon enfant!

BOCCACE, *repoussant Barbara.*

Oh! pas vous... ne m'approchez pas! vous me faites peur!... M'enfermer ici à la fleur de l'âge!... c'est affreux!... (*A part.*) Où donc est-elle?

BÉATRIX, *venant à Fiametta qui est à l'extrême droite.*

Si tu avais entendu cette pauvre jeune fille, Fiametta!

BOCCACE, *poussant un cri au nom qu'il entend.*

Ah!

BARBARA.

Qu'est-ce que c'est?

BOCCACE.

Ah! je ne sais ce que j'éprouve... mais la douleur... la crainte... le... Ah! je vais me trouver mal!

TOUTES.

Ciel!

BARBARA.

Vite, un flacon... un cordial... (*On le fait asseoir au milieu du théâtre, sur le fauteuil de gauche qu'on a avancé.*)

FIAMETTA, *prenant un flacon au fond sur un dressoir.*

Voilà, voilà!

BOCCACE, *à part, avec joie pendant que les jeunes filles sont remontées.*

C'est elle, enfin!... je la revois .. (*Barbara se tourne vers lui, il se laisse retomber.*) Ah!

BARBARA.

Ce n'est rien, c'est une syncope...

FIAMETTA, *descendant à gauche, près de Boccace.*

Tenez, mademoiselle, respirez cela... (*Elle le reconnaît et pousse un cri.*) Ah!

TOUTES.

Hein?

BARBARA.

Qu'est-ce que c'est?

BOCCACE.

Fiametta!.. Comment, tu es ici, ma chère Fiametta!... ne faites pas attention... nous sommes si surprises de nous rencontrer... deux amies d'enfance! (*Bas à Fiametta.*) Appelez-moi Angélique, ou je suis un homme perdu!

BARBARA, *à Fiametta.*

Comment!... vous connaissez?...

FIAMETTA, *étourdie.*

Oui, oui... c'est Angélique! (*A part.*) Parler, c'est le perdre!

MARIELLE.

Comme c'est heureux!

BOCCACE.

Oh! bienheureux!... je sens qu'en la revoyant, mon cœur

est soulagé... Tu ne sais pas, Fiametta, mon père qui est un tyran, un despote, veut me couper les ailes, à moi, pauvre oiseau, qui ne demande qu'à m'envoler... il me sépare de tout ce que j'aime! car, vois-tu, j'aime de toutes les forces de mon âme...

BARBARA, *scandalisée.*

Mesdemoiselles, éloignez-vous!

BÉATRIX.

Pourquoi donc?

MARIELLE.

Tiens! on a une âme, c'est pour aimer!

BOCCACE.

Eh bien! est-ce que je ne puis pas dire à une amie tout l'amour que j'ai pour l'objet le plus charmant, le plus adorable que le Ciel ait offert à mes yeux!

BARBARA, *faisant éloigner les jeunes filles à droite.*

Taisez-vous!... Mesdemoiselles, n'écoutez pas!

MARIELLE.

Mais si fait!... (*A Boccace.*) Allez toujours!

BOCCACE.

Je ne puis vivre sans l'aimer! et je mourrais pour lui épargner un chagrin.

BARBARA.

Mademoiselle... on ne dit pas ici des choses pareilles!

BOCCACE.

Eh bien! moi, je les dis, tant pis! et toi, Fiametta, tu me comprends!

FIAMETTA, *interdite.*

Mais non, je ne comprends pas ce que vous dites!

BOCCACE, *bas.*

Tutoyez-moi, ou je suis un homme perdu!

FIAMETTA, *se reprenant.*

Ce que tu dis!... (*A part.*) Je ne sais plus où j'en suis!

MARIELLE.

Oh bien! moi, je comprends tout de suite!

BARBARA.

Ne parlez pas de cela, mademoiselle, ou je vais prévenir madame.

TOUTES.

Oh! grâce pour elle!...

BOCCACE.

Merci, mes bonnes petites!... Je n'en parlerai plus, dame

Barbara ! je me contenterai de prier en silence mon bon ange... (*Fiametta détourne la tête*) qui m'entendra ! qui me pardonnera...

BARBARA.

Qui vous guérira !

BOCCACE.

Me guérir ! Oh ! dame Barbara, on voit très-bien que vous n'entendez rien à l'amour !

BARBARA.

Bon !... elle recommence !...

MARIELLE.

Laissez-la donc aller, si ça la soulage !

BOCCACE.

C'est une étincelle qui illumine toute l'existence !... un feu qui dévore ! une flamme qui incendie !

BARBARA.

Mais elle va mettre le feu à la maison !

BOCCACE.

Si un mot, un geste, un regard ne me disent pas : je te pardonne ! dans mon désespoir, je me tuerais !

FIAMETTA, *vivement.*

Oh ! non !

TOUTES.

Par exemple !

BARBARA, *éclatant.*

Par ma patronne, vous tairez-vous ?

BOCCACE.

Eh bien ! non, je ne dirai plus rien... puisque cela vous fâche .. (*à part*) et puis, je n'ai plus rien à dire. (*On entend une cloche.*)

BARBARA.

Mais voilà madame qui m'appelle.

BOCCACE, *jouant la naïveté.*

Tiens !... cette cloche... c'est madame !

TOUTES, *riant.*

Ha ! ha ! ha !

BARBARA.

Mais non... quelle petite bête ! c'est une manière de m'avertir qu'elle veut me parler... cela vous concerne sans doute.

BOCCACE, *de sa voix d'homme.*

Moi ? (*Se reprenant, d'une voix plus douce.*) Moi ?

FIAMETTA, *à part.*

Il me fait une peur !...

BARBARA.

Allons, mesdemoiselles, voici l'heure, et en attendant que je revienne, retirez-vous dans le dortoir où vous devriez être toutes déjà.

TOUTES.

Oui, dame Barbara. (*Elles ouvrent deux grands rideaux qui ferment le fond, ce qui laisse voir un grand dortoir, où elles entrent.*)

BOCCACE, *gaiement.*

Allons au dortoir !... oui, c'est cela. (*Il remonte au fond avec les jeunes filles, mais sans entrer dans le dortoir.*)

BARBARA.

Eh non ! (*Appelant.*) Angélique...

BOCCACE, *appelant.*

Angélique !

BARBARA.

Mais c'est vous que j'appelle... Pour vous, il est convenu que la première nuit, vous dormirez dans cette chambre. (*Elle montre la porte à gauche.*)

BOCCACE, *regardant Fiametta.*

Seule ?

BARBARA.

Oh non ! cette chambre est la mienne.

BOCCACE, *avec effroi et de sa voix naturelle.*

Hein ?

BARBARA.

Vous trouverez deux lits... le mien est à droite en entrant; ne vous trompez pas !

BOCCACE.

Oh ! non ! non !

BARBARA, *aux pensionnaires.*

Mais une grande cour à traverser par le vent qu'il fait !.... Venez, Béatrix, aidez-moi à mettre ma capuche. (*Elle entre dans sa chambre avec Béatrix. Les autres pensionnaires entrent au dortoir.*)

BOCCACE, *retenant Fiametta qui veut suivre ses compagnes.*

Fiametta !

FIAMETTA.

Laissez-moi ! je ne vous connais pas.

BOCCACE.

Si fait, puisque vous m'avez reconnu !

FIAMETTA.

C'est vrai !

BOCCACE.

Vous avez reconnu le mendiant, le paysan.

FIAMETTA.

C'est vrai !

BOCCACE.

Parce que vous m'aimez.

FIAMETTA.

C'est... (*Se reprenant.*) Je ne dois pas vous entendre.

BOCCACE, *la retenant.*

Oh ! vous n'avez pas d'autre espoir à me donner... lorsque la ruse la plus hardie me rapproche enfin de vous!... J'ai bravé la mort peut-être... plus encore, l'exil qui m'éloignerait de vous!... pour vous revoir, pour me justifier...

FIAMETTA, *tremblante.*

Adieu.

BOCCACE, *la retenant.*

Pour vous rendre votre petite médaille.

FIAMETTA.

Oh ! cela n'est pas vrai !... puisque un autre me l'a rapportée!...

BOCCACE.

Un autre !

FIAMETTA, *lui montrant la lettre.*

Un autre qui ne l'a pas donnée à Simonne, à Néiphile, voyez vous-même !

BOCCACE, *la prenant vivement.*

Cette lettre !... (*Pendant ce qui précède, les jeunes filles sont descendues doucement jusqu'à eux; Béatrix est sortie de la chambre de Barbara.*)

BÉATRIX.

Qu'est-ce que vous dites donc là ?...

FIAMETTA.

Ciel !

MARIELLE.

Un billet !

BOCCACE, *avec des larmes.*

Oui, je contais tout à ma chère Fiametta... qui compatit à mes peines... elle est si bonne !.... et j'allais lui montrer la dernière lettre que j'ai reçue en l'inondant de mes larmes !

BÉATRIX.

Une lettre!... oh! lisez-nous-la!

TOUTES.

Oui! oui!

BOCCACE.

Mais je ne sais si je puis... Attendez. (*Il se rapproche de la lumière et lit la lettre bas. Elles sont toutes groupées derrière lui. Quand il a lu, il pousse un cri de colère qui les effraye et les fait toutes reculer.*) Ah! mille légions du diable!

TOUTES.

Ciel!

BÉATRIX.

Elle a juré!...

BOCCACE.

Qui?

BÉATRIX.

Vous avez juré.

TOUTES.

Oui... oui!...

BOCCACE, *assis près de la table, et reprenant sa voix de jeune fille.*

Moi! non;... c'était le cri de ma mère quand elle avait un chagrin, et cette lettre est si affreuse!...

TOUTES.

Lisez! lisez!...

BOCCACE, *qui s'est levé, s'adressant indirectement à Fiametta.*

Oh! non!... Elle vous apprendrait trop tôt, hélas!... comment un monstre, un perfide... un faux ami peut mentir pour tromper une pauvre jeune fille... dont le cœur est à un autre!... (*Apercevant Barbara qui sort de sa chambre.*) Chut! la vieille! (*Il cache la lettre.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, BARBARA.

BARBARA.

Eh bien! mesdemoiselles! encore ici!... Rentrez toutes.

TOUTES.

Oui, oui...

BARBARA.

Et vous, mademoiselle Angélique. (*Boccace ne répond pas.*) Angélique... (*A Boccace.*) Mais c'est vous que j'appelle... Il n'y a que vous d'Angélique ici. Venez... venez par ici.

BOCCACE.

Est-ce qu'on ne s'embrasse pas pour se dire adieu?

BARBARA.

Ce n'est pas l'usage... mais si cela peut vous faire plaisir, mon enfant, embrassez-moi.

BOCCACE, *comme s'il allait l'embrasser.*

Oh! merci... (*S'arrêtant.*) Je commencerai par Fiametta, ma compagne, mon amie. (*Il passe à droite vers Fiametta.*)

FIAMETTA, *l'arrêtant.*

Monsieur!...

BOCCACE, *bas.*

Il faut que je vous parle ici... pour me justifier!... Vous viendrez...

FIAMETTA.

Je ne puis!... Rendez-moi...

BOCCACE.

Plus tard.

BÉATRIX, *venant embrasser Boccace à gauche.*

Adieu, Angélique.

BOCCACE.

Adieu, ma petite. (*Il l'embrasse.*)

BÉATRIX, *étouffant un cri.*

Ah! ça pique!

BOCCACE, *à mi-voix vivement.*

Hum! silence!

BARBARA, *s'approchant.*

Qu'est-ce que c'est?

BÉATRIX.

Rien. (*A part.*) Un homme!

BOCCACE, *bas à Béatrix.*

Je suis ici pour vous!

MARIELLE, *venant embrasser Boccace à droite.*

Adieu, Angélique. (*A part.*) De la barbe! un homme!

BOCCACE, *bas.*

Hum! chut!... je suis ici pour vous!

MARIELLE, *bas et presque honteuse.*

Ah! vous êtes bien honnête.

TOUTES, *entourant Boccace et voulant l'embrasser.*

Adieu, Angélique, adieu.

BOCCACE.

Adieu, mes bonnes petites amies, adieu.. (*A part, les écartant.*) Diable! je ne peux pas être venu pour toute la maison.

BARBARA, *ouvrant la porte de sa chambre, à gauche.*

Allons, mesdemoiselles.

BOCCACE, *à mi-voix, croyant n'être entendu que de Fiametta.*

Vous viendrez? (*Fiametta se détourne; Béatrix et Marielle, qu'il ne voyait pas, lui disent chacune de son côté :*)

MARIELLE, *bas.*

Oui.

BÉATRIX, *bas.*

Oui. (*Elles remontent vivement.*)

BOCCACE, *à part.*

Diable! il y a de l'écho!...

BARBARA.

Je vais passer chez madame, qui m'attend. (*A Fiametta, qu'elle accompagne jusqu'au fond.*) Sans doute pour régler votre départ, ma chère enfant; car c'est demain que vous nous quittez... Adieu. (*A Boccace.*) Vous, Angélique, entrez là... le lit à gauche... ne vous trompez pas.

BOCCACE, *sur le seuil de la porte.*

Oh! non, non!

CHOEUR, *de Montaubry.*

Allons dormir, bonsoir encor,
Gagnons notre retraite,
Dormez en paix, je vous souhaite
Ici des rêves d'or.

(*Pendant que Barbara ferme les rideaux du dortoir, Boccace est ressorti de la chambre de gauche et va se cacher pour un instant dans celle de droite au fond.*)

BARBARA, *revenant en scène et se croyant seule.*

Je vais donner un tour de clef sur cette petite! elle me paraît bien légère!... Avoir déjà des amours! lorsque moi!... (*Soupirant.*) Ah! il faudra que je la fasse causer. (*Elle sort par la porte du fond, à gauche.*)

SCÈNE V.

BOCCACE, *puis* LAMBERTINI. (*Boccace rentre vivement en scène, relevant un peu ses jupes qui l'empêchent de courir. Il va écouter à la porte par laquelle Barbara est sortie.*)

BOCCACE.

Partie, et elle me croit renfermé dans sa chambre, vivat! (*Sautant de joie.*) Je suis libre et maître de la place. (*Courant écouter au fond.*) Elles sont ici... Toutes... et Fiametta avec elles!... Ah! Dieu!... Je sens mon cœur sauter dans ma poitrine!... j'ai la tête en feu... Ah! voilà ce que le meilleur de mes contes ne peindra jamais comme je l'éprouve!... Mais il ne faut penser qu'à une, à Fiametta!... où est-elle?... comment la distinguer au

milieu des autres !... Ah ! si je pouvais, comme dans mon joli conte du Muletier, reconnaître aux battements de tous ces jeunes cœurs... Ma foi !... (*Il fait un mouvement vers la porte du fond. On frappe à la fenêtre, à droite*) Ciel ! quelqu'un. (*Regardant à travers les vitres.*) Un homme ! (*Reculant.*) C'est lui !... c'est le traître qui, à l'aide de ma petite médaille... (*On frappe.*) Ah ! (*Il entr'ouvre la fenêtre.*)

LAMBERTINI, *la poussant vivement.*

Fiametta !... Est-ce vous ?

BOCCACE, *cachant son visage et d'une voix tremblante.*

Oui, c'est moi !

LAMBERTINI.

Ah ! merci !... (*Il saute dans la chambre.*)

BOCCACE.

Silence ! prenez garde !...

LAMBERTINI, *à mi-voix.*

Ah ! ne craignez rien, mon bel ange !... le bonheur est discret. (*Il veut lui saisir la main.*)

BOCCACE, *retirant sa main.*

Mais, seigneur cavalier, qui êtes-vous ?

LAMBERTINI. *

Le lutin du jardin enchanté !... ou plutôt, le plus tendre des amants. (*Lambertini, tout en parlant, se tient près des rideaux du fond, pour s'assurer que personne ne les entend.*)

BOCCACE.

Celui qui a dérobé ma petite médaille...

LAMBERTINI.

Qui était tombée en de si mauvaises mains.

BOCCACE.

Rendez-la-moi !

LAMBERTINI, *la montrant.*

La voici ! (*Boccace veut la prendre, il la retient.*) Mais n'accorderez-vous pas à celui qui l'a sauvée et qui vous la rapporte à travers tant de dangers quelque douce récompense ?

BOCCACE.

Je ne dis pas, mais rendez-la-moi.

LAMBERTINI.

Eh ! d'abord.... un à-compte... un baiser sur ce bras charmant !

BOCCACE.

Eh bien ! prenez.... mais... (*Prenant vivement la médaille.*) Rendez-la-moi donc, mille légions du diable !

* Lambertini, Boccace.

LAMBERTINI, *étonné.**

Hum! plaît-il?

BOCCACE.

Je la tiens!

LAMBERTINI.

Vous dites?

BOCCACE.

Je dis que vous êtes un perfide!

LAMBERTINI.

Boccace!

BOCCACE.

Chut! (*Baissant la voix.*) Oui, Boccace... qui arrive toujours avant vous, vous le savez bien.

LAMBERTINI.

Miséricorde! mais c'est à en perdre l'esprit...

BOCCACE.

Un lutin?... Ce serait drôle!

LAMBERTINI, *élevant la voix.*

Eh! morbleu!

BOCCACE.

Taisez-vous!

LAMBERTINI.

Eh! non! je ne me tairai pas... Comment! à grand'peine, j'obtiens un anneau qui me conduit chez Simonne... j'arrive et je vous trouve en train de m'enlever la belle!... Je cours chez Néiphile... même aventure.. J'arrive ici, et je vous y rencontre! et vous voulez me railler encore... Seigneur Boccace, il y a des instants où je me souviens que je porte une épée, morbleu!

BOCCACE.

Et moi aussi, je porte une épée, corbleu! (*Il porte la main à son côté et éclate de rire en voyant son vêtement.*) Allons, faites comme moi... ne vous fâchez pas, je vous pardonne.

LAMBERTINI, *riant aussi.*

Vous me pardonnez... vous êtes bien bon, merci!

BOCCACE.

Ah! vous vouliez m'enlever Fiametta!

LAMBERTINI.

Vous me l'aviez indiquée vous-même là-bas, chez Calandrin.

* Boccace, Lambertini.

BOCCACE.

Parce que je croyais que Néiphile était mon inconnue... mais j'ai retrouvé mon bien, je le réprends.

LAMBERTINI.

Et comment êtes-vous entré ici où je n'ai pu pénétrer qu'en me meurtrissant?

BOCCACE.

Oh! moi je n'ai pas risqué une égratignure! Affublé d'un costume et d'une perruque de vieux gentilhomme, je suis entré dans cette maison, comme un père irrité qui vient y conduire sa fille... Je demande la grande maîtresse; elle était absente, comme tous ces petits anges que j'avais précédés d'une demi-heure... On me fait entrer dans une salle d'attente; mais j'aperçois les vêtements d'une pensionnaire... et alors, je me dis que si, au lieu de passer pour le père qui ne pouvait demeurer longtemps ici... je pouvais passer pour son enfant... je me glisserais plus facilement près de mes amours!... et aussitôt, je m'enfourne dans les jupes... je couvre d'un corsage des charmes que je n'avais pas; et me voilà à peu de chose près une demoiselle accomplie... Hein! (*Lui tendant la main.*) Voulez-vous baiser ma main?

LAMBERTINI.

Mille grâces! Et l'on vous a cru?

BOCCACE.

Parbleu! j'avais caché les vêtements paternels dans cette chambre où ils sont encore (*Il montre la chambre du fond à droite.*) Je me présentai à ces dames avec une lettre de mon tyran de père, qui n'avait pu attendre... et, un quart d'heure après, je baisais les mains de ma chère Fiametta, ma compagne et mon amie.

LAMBERTINI, *assis à gauche sur le bras du fauteuil où il a posé son manteau.*

Jean Boccace, vous êtes le plus heureux des hommes.

BOCCACE.

Non, mais j'espère... grâce à ce bijou qu'elle réclame, et que vous avez la bonté de me rapporter... Merci, traître, merci!

LAMBERTINI.

C'est-à-dire que j'ai servi vos amours!

BOCCACE.

Sans le vouloir... Mais n'importe! Comme tout service mérite sa récompense, (*montrant la chambre de Barbara*) entrez là... Qui sait?... Le bonheur viendra peut-être vous trouver.

LAMBERTINI, *se levant.*

Oh! parlez, et à ce prix je vous pardonne le vôtre.

BOCCACE, *ouvrant la porte de Barbara.*

Tenez!... cette chambre... où viendra tout à l'heure, sans défiance, se livrer à un sommeil innocent, une jeune fille belle, élancée, blonde.

LAMBERTINI, *avec joie.*

Comme ça se trouve! j'adore les blondes!

BOCCACE.

Eh, vite!... je crois l'entendre!...Entrez là ..Bonne chance!...

LAMBERTINI, *revenant.*

Blonde?...

BOCCACE.

Oui!... cendrée!...

LAMBERTINI.

Merci, à mon tour! (*Il entre dans la chambre à gauche.*)

BOCCACE, *le suivant des yeux.*

Il n'y a pas de quoi!... Blotissez-vous à gauche. (*A part.*) Me voilà vengé!

SCENE VI.

BOCCACE, FIAMETTA.

FIAMETTA, *entr'ouvrant les rideaux du fond.*

Je n'entends plus Barbara. Comment sortira-t-il?

BOCCACE, *sans voir Fiametta.*

Et maintenant, si ma bonne petite Fiametta m'aimait un peu, elle viendrait. (*Il l'aperçoit.*) Ah! Fiametta!...

FIAMETTA.

C'est vous?

BOCCACE.

Elle m'aime!

FIAMETTA.

J'ai tort de venir, sans doute; mais vous m'avez promis de me rendre...

BOCCACE.

Oh! Fiametta, laissez-moi penser que c'est par amour pour moi!...

FIAMETTA.

Vous ne l'avez pas!

BOCCACE.

Pour rendre l'espoir et le bonheur à l'amant le plus tendre, le plus fidèle...

FIAMETTA.

Vous ne l'avez pas!

BOCCACE.

Que vous venez à moi!...

FIAMETTA.

Adieu !

BOCCACE, *lui tendant la médaille.*

La voici !

FIAMETTA.

Ah ! mais l'autre... le lutin qui m'a jeté ce billet ?

BOCCACE.

Ne le craignez plus !... c'est un imposteur qui n'ose pas paraître devant vous... Vous voyez bien qu'il vous trompait...

FIAMETTA.

Ah ! donnez !...

BOCCACE.

Adieu donc, chère petite médaille, qui me rappelle des moments si doux !.. ce talisman qui me rapprochait de vous par la pensée, quand vous n'étiez plus là pour me consoler de votre absence !

FIAMETTA, *lui prenant la petite médaille.*

C'est donc pour cela que vous l'aviez donnée à d'autres ?

BOCCACE.

C'est vous que je cherchais, vous que je croyais retrouver partout !... Près de Néiphile comme près de Simonne, c'est vous que j'aimais !... vous seule !... Et quand je voyais mon erreur... je fuyais bien vite pour n'aimer que vous !...

FIAMETTA.

Je ne vous crois pas !...

BOCCACE.

Je vous le jure par mes jours qui sont à vous !... par ce bonheur que je ne veux devoir qu'à vous !...

FIAMETTA.

Oh ! ce serait mal de me tromper, moi pauvre fille délaissée, sans famille, sans amis, qui, à votre premier regard, à votre voix si tendre... ai senti là, un trouble inconnu... et depuis ce moment, présent à ma pensée, il me semblait que je devais vous aimer et que mon cœur allait à vous !

BOCCACE.

Comme le mien, qui s'égarait en vous cherchant !... Et maintenant, Fiametta, rien ne pourra nous séparer !

FIAMETTA.

Mais non, c'est impossible !... puisqu'on vient m'enlever de cette maison pour me marier.

BOCCACE.

Vous marier à un autre qu'à moi ! Jamais ! Et quand je devrais vous enlever...

FIAMETTA, *écoutant.*

Ah!... du bruit!... on vient!... (*Musique.*)

BOCCACE, *éteignant la lampe.*

Ne craignez rien. (*Nuit au théâtre.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, MARIELLE, *ensuite* BÉATRIX, *à la fin* BARBARA.

MARIELLE, *au fond, entr'ouvrant les rideaux et toussant doucement.*

Hum! hum!

BOCCACE.

Qui est là?

MARIELLE, *à droite.*

C'est moi... Marielle...

BOCCACE, *bas à Fiametta.*

Chut! Je lui ai laissé croire que j'étais ici pour elle!... Attendez, je vais la renvoyer.

FIAMETTA, *bas.*

Oh! bien vite! (*Elle occupe le milieu du théâtre.*)

MARIELLE, *cherchant Boccace qui va à elle.*

Où donc êtes-vous?... Ah! vous m'avez dit de venir, je viens... et d'abord dites-moi...

BOCCACE.

Prenez garde! imprudente... on peut nous surprendre.

BÉATRIX, *entrant de même par le fond et allant vers la gauche.*

Hum! hum!

FIAMETTA, *à part.*

Encore!

MARIELLE, *bas.*

Quelqu'un! (*Boccace se trouve entre les trois femmes, de manière que, quoique éloignées les unes des autres, elles puissent l'entendre toutes trois.*)

BOCCACE.

Chut!... ne bougez pas! (*Haut.*) Qui est là?

BÉATRIX, *à gauche.*

C'est moi... Béatrix!

BOCCACE, *bas aux autres.*

Je l'ai trompée pour qu'elle ne me trahît pas... Je vais la renvoyer.

MARIELLE, *bas.*

Oh! bien vite!

BÉATRIX.

Où donc êtes-vous?

BOCCACE, *allant à elle.*

Me voici... prenez garde !

BÉATRIX, *bas.*

Vous n'êtes pas seul ?...

BOCCACE, *de même.*

Non, c'est Marielle qui m'avait deviné... je vais la renvoyer.

BÉATRIX, *de même.*

Oh ! bien vite. (*A part.*) Qui aurait dit cela de Marielle !...

MARIELLE, *à part.*

Est-elle intrigante, cette petite Béatrix !... (*Marielle est au fond à droite, et Béatrix au fond à gauche ; Fiametta est au milieu de la scène. La ronde du commencement se fait entendre dans le lointain.*)

BOCCACE, *bas à Fiametta.*

Elles sont là toutes les deux.

FIAMETTA, *de même.*

Je tremble !

BOCCACE.

Non, ne tremblez pas... je les trompe toutes les deux pour n'être qu'à vous !... Vous marier... mais à qui donc ?

FIAMETTA.

Je l'ignore.

BOCCACE.

Est-ce que vous en aimez un autre ?

FIAMETTA.

Je n'aimerai jamais...

BOCCACE.

Que moi ?

FIAMETTA.

Oh ! oui !...

MARIELLE, *à part.*

Que disent-ils donc ?

BÉATRIX, *à part.*

Est-elle bavarde, cette Marielle !

BOCCACE.

Eh bien ! rassurez-vous, on aura beau faire, vous ne serez pas à un autre ; et dussiez-vous partir avec moi pour la France...

FIAMETTA.

Je ne puis vous suivre !

BOCCACE.

Oh ! si fait !... un mari !... je vous le jure par ce baiser que vous ne me refusez plus...

FIAMETTA.

Si fait !

BOCCACE, *s'éloignant un peu.*

Elles ne me refuseraient pas, elles!

FIAMETTA, *le retenant.*

Oh! n'y allez pas!... (*Boccace lui baise la main.*)

BÉATRIX, *à part.*

Oh! mon Dieu!... il me semble que c'est un baiser!...

MARIELLE, *à part.*

Je crois qu'il l'embrasse!... ça me revenait!...

BOCCACE.

Si l'on nous sépare, m'oublierez-vous?

FIAMETTA.

Jamais! (*La ronde a été toujours se rapprochant; tout à coup, la cloche de la maison se fait entendre avec un grand bruit au dehors.*)

MARIELLE, *à mi-voix.*

Quel est ce bruit?

BÉATRIX, *de même.*

Si l'on venait!

BOCCACE, *à Marielle et à Béatrix.*

Silence! et restez! (*Bas à Fiametta.*) Rentrez! (*Elle gagne le fond et sort.*)

BARBARA, *au dehors, à la porte du fond à gauche.*

Me voilà! me voilà!

BÉATRIX *et* MARIELLE.

Barbara!

BOCCACE.

Fermez la porte. (*Béatrix met le verrou.*)

BARBARA, *secouant la porte.*

Ouvrez donc! ouvrez donc!

BOCCACE.

Je suis perdu!

BÉATRIX.

Vous?

MARIELLE, *à la fenêtre.*

Des soldats entrent dans la maison.

BOCCACE, *allant et venant suivi de Marielle, qui court comme lui.*

Ah! diable!... c'est pour moi!... je me sauve!... Mais lui, ce pauvre garçon, je ne peux pourtant pas l'abandonner... Comment?... Ah! bah!... (*Il entre vivement au fond à droite.*)

BARBARA, *secouant toujours la porte de gauche.*

Mais ouvrez donc!

BÉATRIX.

Tout de suite, dame Barbara. (*Elle ouvre la porte et dit à*

Barbara.) On avait mis le verrou. (*Au même moment, le fond s'ouvre et les jeunes filles reparaissent avec Fiametta. Marielle est restée près de la porte par laquelle est sorti Boccace.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, BARBARA, *avec une lampe*, JEUNES FILLES, *puis* UN OFFICIER, SOLDATS. (*Jour au théâtre.*)

LES JEUNES FILLES.

Quel est ce bruit? que se passe-t-il ?

MARIELLE, *descendant en scène.*

Qu'y a-t-il donc?

BARBARA.

Ce qu'il y a? Ah! mes pauvres enfants! quel esclandre!... quel scandale!... on envahit la maison.... des soldats..... des paysans.

TOUTES.

Que dites-vous?

BARBARA.

Retsez là... ne parlez pas... Et cette petite Angélique, pourvu qu'elle n'ait pas peur... (*Elle va ouvrir la porte de la chambre à gauche.*)

MARIELLE *et* BÉATRIX, *étonnées, à part.*

Angélique !

FIAMETTA, *effrayée.*

Ciel!

BARBARA, *qui a regardé dans l'intérieur de la chambre.*

Non ! elle dort... ah! mon Dieu ! comme elle ronfle!...

MARIELLE *et* BÉATRIX, *à part.*

Elle ronfle... Angélique!

FIAMETTA, *à part.*

Est-ce qu'il est rentré là ?

TOUTES, *apercevant des soldats qui entrent par la porte du fond à gauche.*

Ah ! des soldats !

BARBARA.

Des soldats!... miséricorde!... Ma capuche, donnez-moi ma capuche; ne regardez pas. (*Les jeunes filles se réfugient à droite, et Barbara prend par erreur le manteau de Lambertini sur la chaise de gauche; elle s'en couvre la tête comme de sa capuche.*)

CHOEUR, *de Montaubry.*

Grand Dieu ! quelle alarme
Et quel est donc ce bruit ?
D'ou vient ce vacarme
Au milieu de la nuit !

(*Un officier entre avec des soldats.*)

pères!... Mes chères dames, mes bons messieurs, ne le perdez pas, rendez-le-moi, et je vais l'emmener pour lui donner ma malédiction. (*Il tousse.*)

L'OFFICIER.

Vous, seigneur!

BOCCACE, *se courbant.*

Rendez-le à mes prières et à mes larmes!... il doit être ici.... caché dans quelque chambre, le drôle. (*Bas à Fiametta.*) C'est moi!

TOUS.

Il se pourrait!

BARBARA.

Mais non! c'est impossible! je surveille trop bien!

BOCCACE, *regardant Barbara.*

Laissez donc! ah!... tenez, tenez... qu'est-ce que cette dame a sur la tête?

BARBARA

Mais c'est ma capuche.

BOCCACE, *enlevant le vêtement.*

Cela, ma mie! c'est un manteau d'homme! celui de mon scélérat de fils, voyez!

BARBARA.

Miséricorde! (*Elle se réfugie à droite.*)

TOUS.

C'est vrai!

BOCCACE.

Il est dans sa chambre! là, peut-être! (*Il désigne la chambre de gauche.*)

L'OFFICIER, *à un soldat.*

Voyez! (*Deux soldats entrent dans la chambre de gauche.*)

BARBARA.

Un homme dans ma chambre! mais non, c'est une jeune fille, Angélique!...

SCENE X.

LES MÊMES, LAMBERTINI.

LAMBERTINI, *se débattant en sortant de la chambre. — Musique jusqu'à la fin.*

Que me voulez-vous?... laissez-moi. (*S'arrêtant et tout surpris.*) Ah bah!

TOUS.

Un homme!

MARIELLE, *à part.*

Un autre!...

BOCCACE.

La voilà, la jeune fille!

BARBARA.

Ah! l'horreur!... Je ne suis plus étonnée si elle ronflait!...

BOCCACE, *à Lambertini.*

Drôle, garnement, débauché, encore une escapade!... tu veux donc faire mourir ton père de chagrin!

LAMBERTINI.

Mon père!

BOCCACE, *bas à Lambertini.*

Silence! je nous sauve tous les deux...

L'OFFICIER, *à part, examinant Boccace avec attention.*

Eh! mais!...

BOCCACE, *cherchant à éviter les regards de l'Officier.*

Allons, sors, suis-moi, marche devant ton père! Excusez, mes chères dames, du scandale dont il est cause. (*Bas à Fiametta.*) A bientôt! (*A Barbara.*) Quant à vous, vous rendrez compte de votre conduite!

BARBARA.

Moi!... vous croiriez... vous... je suffoque!... (*Elle tombe dans le fauteuil, à gauche.*)

BOCCACE.

Merci, monsieur l'officier!... partons, drôle!

L'OFFICIER, *faisant sauter la perruque de Boccace.*

Halte-là! vous n'êtes pas son père!...

BOCCACE.

Hein?...

TOUS.

Que dit-il?

L'OFFICIER.

Je vous ai vu!... je vous reconnais!... Vous êtes Jean Boccace!

TOUS.

Boccace!

BOCCACE.

Moi!

MARIELLE *et* BÉATRIX, *a part.*

Ah! c'est lui!

FIAMETTA.

Boccace!

L'OFFICIER, *aux soldats.*

Arrêtez-les tous les deux! (*Les soldats les entourent.*)

CHOEUR, *de Montaubry.*

BOCCACE.

Ah! c'en est fait, plus d'espérance;
Me voilà pris, je suis perdu!..
Et par les bourgeois de Florence
Je suis bien près d'être pendu!

LAMBERTINI.

Ah! c'en est fait, plus d'espérance;
Nous voilà pris, il est perdu,
Et par les bourgeois de Florence
Il est bien près d'être pendu.

FIAMETTA *et* LES JEUNES FILLES.

Pauvre jeune homme, en conscience,
Si parmi nous il est venu,
Ah! ce n'était pas, je le pense,
Pour mériter d'être pendu.

L'OFFICIER, LES SOLDATS *et* BARBARA.

Ah! pour eux deux, point de clémence,
C'est Boccace, il est reconnu!
Il doit être enfin à Florence
Reconduit pour être pendu.

(*On entraîne Boccace et Lambertini, Fiametta cache ses larmes. Boccace lui fait un dernier signe d'adieu. — Le rideau baisse.*)

ACTE V.

Le théâtre représente une partie des jardins du grand duc: arbres et fleurs. Un gazon en pente au deuxième plan; au fond, une fontaine; terrasse praticable qui occupe tout le fond du théâtre.

SCENE I.

LE PRINCE CANDAULE, BOCCACE, DAMES ET SEIGNEURS DE LA COUR, *puis* LAMBERTINI. (*Au lever du rideau il sont assis sur le gazon et groupés à peu près comme dans le tableau du Décaméron, Boccace seul est debout et appuyé contre un piédestal, à droite.*)

CHOEUR.

AIR *nouveau de Montaubry.*

Contez, contez encore!
C'est bien dit, c'est plaisant!
Ainsi jusqu'à l'aurore

J'écouterais vraiment
Un conteur si charmant.

CANDAULE, *riant niaisement.*

Ha! ha! ha! Délicieux!... Ma foi! il est drôle, il est très-drôle, maître Jean Boccace! Moi, j'aime beaucoup ces petites bêtises-là! Ainsi, le mari était dans le cuvier?...

BOCCACE.

Oui, prince, avec la lumière.

CANDAULE.

Il n'en voyait pas plus clair!... Ha! ha! ha! il est joli ce mot-là!... il n'en voyait pas plus clair!... Je suis content d'avoir trouvé ça!

PREMIÈRE DAME.

Votre seigneurie a tant d'esprit!

TROISIÈME DAME.

Tant de goût!

UN SEIGNEUR.

Eh bien moi, je préfère le poirier!

CANDAULE.

Ah! oui... Ah! très-bien!... cette fois l'amant était sous l'arbre pendant que le mari était encore dedans.

BOCCACE.

Toujours dedans.

CANDAULE.

Et ces maris-là sont des bourgeois de Florence?

BOCCACE.

Tous.

CANDAULE.

Quelle bonne pâte de maris que ces Florentins!... (*On rit.*) Je ne m'étonne plus qu'on vante toujours les bonnes pâtes de Florence... Ha! ha! ha! (*On rit.*) Il est encore joli ce mot-là... les bonnes pâtes de Florence, je suis content d'avoir trouvé ça

UNE DAME.

Moi, je préfère les deux amants qui sortent en ferraillant, tandis que le mari...

CANDAULE.

Veut les calmer!... Ah!... oui, ce mari était encore un... Ah! bien! j'avais lu à ma cour de Palerme, tes premiers contes, maître Jean... ils nous avaient amusés, mais ceux-ci sont encore mieux!

PREMIÈRE DAME.

Je suis de l'avis de Son Altesse.

BOCCACE.

Et c'est pour ces contes, qui ont fait rire le prince Candaule et vous tous, qu'on m'a pendu en effigie et qu'on m'a arrêté cette nuit pour me jeter en prison.

CANDAULE.

Eh! mais on prétend que tu sortais d'une maison de jeunes filles innocentes!... qui ne le sont peut-être plus! Ha! ha! il est joli ce mot-là... Je suis content de l'avoir trouvé.

BOCCACE.

C'est une calomnie! je me cachais pour échapper à la corde.

CANDAULE.

Et tufaisais bien, ventre d'orange! Heureusement, arrivé ces jours-ci à Florence, j'ai obtenu ce matin ta liberté, sur la demande d'un jeune officier, ton ami, je crois.

BOCCACE.

Le chevalier Lambertini!

CANDAULE.

Lambertini, c'est ça!...

BOCCACE, *à part.*

Il s'est échappé, lui!

CANDAULE.

J'ai répondu de toi, et au moment de repartir pour la Sicile, ce soir, avant ma fiancée qui doit me suivre de loin... je veux plaider ta cause près du grand duc, mon futur beau-frère... sa goutte le met de mauvaise humeur... mais c'est égal... j'ai de l'esprit... un peu plus que toi, mon gaillard... ça se voit bien, du reste! Je te défendrai!

BOCCACE.

Ah! monseigneur, que de bonté!

CANDAULE.

Mais à une condition...

BOCCACE.

Laquelle, prince?

CANDAULE.

C'est que tu nous conteras encore des histoires, mais pas sur les bourgeois... Non! J'en ai assez, ils sont trop bêtes! Parle-moi des grands seigneurs, des grandes dames...Ça me changera.

BOCCACE.

Pour la forme... c'est possible; mais, en somme, c'est toujours la même chose.

CANDAULE.

Ha! ha! ha! oui, oui, en somme, c'est toujours une femme qne... un mari qui... Ha! ha! ha!... dites donc, vous autres, comme il vous arrange!

UN SEIGNEUR.

Maître Jean est un sot!

UNE DAME.

C'est qu'il n'a plus rien dans son sac.

BOCCACE.

Permettez...

DEUXIÈME DAME.

Assurément.

TROISIÈME DAME.

Il ne connaît que des bourgeoises.

UN SEIGNEUR.

Et des marchands.

CANDAULE.

Ah! ah! ils te défient! Voyons... voyons... conte encore, conte...

BOCCACE.

Volontiers.

TOUS, *se disposant à écouter.*

Ah!

CANDAULE.

Silence!

BOCCCCE.

Ce sont des sujets que je dois à un indiscret de la cour... D'abord, une dame qui fait défendre de l'aimer à un pauvre jeune homme qui n'y pensait guère...

CANDAULE.

Pour lui en donner l'idée! Ah! bien!

LA DEUXIÈME DAME, *qui est assise à l'extrême gauche, se levant avec colère.*

L'impertinent! (*Elle remonte et va se mêler au groupe du fond.*)

PREMIÈRE DAME, *bas.*

La comtesse est furieuse! (*On rit.*)

BOCCACE.

Et certain baron qui a appris, sous le capuchon d'un ermite, les péchés mignons de sa femme...

UN SEIGNEUR *de droite s'approchant avec colère de Boccace.*

Maître Jean!... (*Il remonte.*)

TROISIÈME DAME, *bas.*

C'est lui! (*On rit.*)

CANDAULE.

Ah! ah! conte, conte; je regarderai la société, et si je vois quelqu'un ou quelqu'une rougir... se gratter le front... je dirai c'est ça... c'est ça... c'est ça... Va donc!

BOCCACE.

Il y avait donc à la cour de Florence...

LES SEIGNEURS *et* LES DAMES, *se levant.*

Oh ! c'est inutile ! assez !

PREMIÈRE DAME.

Maître Jean écoute aux portes.

CANDAULE, *riant.*

Ha ! ha ! ha ! ils ont peur !

TOUS.

Mais non !... mais non !

CANDAULE.

Si fait, vous avez peur ! Eh bien, (*prenant le bras de Boccace*) tu me conteras ça... j'aime beaucoup à rire de la tête de tes pauvres maris, je ne crains rien pour la mienne !

BOCCACE.*

Oui, oui, certainement... (*A part.*) La tête est bonne, pourtant. (*On entend un grand bruit de voix au dehors.*)

CANDAULE.

Qu'est-ce que c'est ? (*A Lambertini, qui rentre par le fond à droite.*) Eh ! monsieur l'officier !

LAMBERTINI.

Monseigneur !

CANDAULE.

Quel est donc cet essaim de guêpes que j'entends bourdonner là-bas ?

LAMBERTINI.

Ce sont les bourgaois de Florence qui apportent leur requête au grand duc.

CANDAULE, *à Boccace.*

Pour te faire... (*Il porte la main à son cou.*)

BOCCACE.

Probablement.

DEUXIÈME DAME.

Ils en ont le droit.

PREMIÈRE *et* TROISIÈME DAME.

Oui ! oui !

CANDAULE, *riant.*

Ha ! ha ! ha ! je suis curieux de voir la figure de ces animaux-là. (*Il remonte la scène avec les autres personnages.*)

BOCCACE, *sur le devant, vivement à Lambertini.*

Eh bien ! quelle nouvelle ?

LAMBERTINI.

Votre chère Fiametta a été enlevée de la maison des filles nobles, ce matin.

* Candaule, Boccace.

BOCCACE.

Ah! mon Dieu! où l'a-t-on conduite?

LAMBERTINI.

Je l'ignore... A Florence, sans doute.

BOCCACE.

Tâchez de savoir... (*Candaule redescend; Lambertini sort pendant ce qui suit.*)

CANDAULE.

Ha! ha! ha! dis donc, maître Jean, leurs femmes en sont aussi... gare à tes yeux!

SCÈNE II.

LES MÊMES, CALANDRIN, MAMOLINO, QUINQUIBIO, SA FEMME, SIMONNE, NEIPHILE, BOURGEOIS *et* BOURGEOISES, *arrivant par le fond à gauche.*

CHOEUR.

AIR *nouveau de Montaubry.*

Justice, justice!
Qu'enfin l'on punisse
Un tel garnement!
Du conteur Boccace
Il faut que l'audace
Trouve un châtiment!

CANDAULE.*

Ah! bonnes gens, je vais vous faire introduire près du grand duc tout à l'heure... mais d'abord venez ça. (*A Mamolino.*) Qui es-tu, toi?

MAMOLINO.

Moi... je suis Mamolino, un des notables de Florence... et de mon état tonnelier. . Voilà mon épouse... (*Simonne fait la révérence.*)

CANDAULE.

Ah bah! tu fabriques des gros tonneaux... et peut-être des cuviers. (*Il interroge du regard Boccace qui fait un signe affirmatif.*)

MAMOLINO.

Oui, altesse... à votre service. (*On rit.*)

CANDAULE, *riant.*

Ha! ha! ha! ce n'est pas de refus. (*On rit.*)

MAMOLINO.

Plaît-il? (*Les seigneurs rient aussi.*) Ah! c'est comme ça? (*Eclatant de rire.*) Ha! ha! ha! excusez, je ris toujours quand j'entends rire.

* Boccace, Seigneurs, Candaule, Bourgeois, Bourgeoises, Dames de la cour.

SIMONNE, *que Candaule regarde en riant, à part.*

Comme il me regarde !

CANDAULE.

Il y a aussi peut-être parmi vous un certain propriétaire de Camérata, dont le jardin est visité par un génie ?

NÉIPHILE, *faisant la révérence.*

C'est mon mari.

CANDAULE, *riant et regardant Boccace.*

Ha ! ha !

NÉIPHILE.

Pas le génie... le propriétaire. (*Calandrin salue. Le prince regarde Boccace. Même jeu.*)

CALANDRIN.

C'est moi !

CANDAULE, *riant.*

Ha ! ha ! ha ! très bien, bonhomme ! conserve bien ton poirier enchanté. Ha ! ha ! ha ! *On rit autour de lui.*)

CALANDRIN.

Plaît-il ?

MAMOLINO, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! (*A part.*) Est-ce qu'il saurait !... Ah ! ah ! ah !

NÉIPHILE, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! (*Elle gagne la droite.*)

CANDAULE.

Vous voulez faire pendre ce pauvre Boccace ?

TOUS.

Oui, oui !

MAMOLINO, *présentant Quinquibo.*

Et voilà le chef de la garde bourgeoise de Florence qui est chargé de la requête.

CANDAULE, *regardant Boccace.*

Ah ! le seigneur Quinquibio ?

QUINQUIBIO.

Et mon épouse. (*Il la présente.*)

CANDAULE, *même jeu, à part.*

Le mari de l'armoire ! (*Étouffant un éclat de rire.*) Ah ! je mourrai d'un rire rentré !

MAMOLINO, *se rapprochant du prince.*

Et il l'a bien mérité... ce n'est pour moi... Ah ! seigneur Dieu ! je puis porter la tête haute... (*baissant la voix*) mais ces braves gens... Figurez-vous, Altesse, un scélérat qui publie qu'ils sont tous... (*le prince le regarde*) pas moi ! pas moi, mais l'es-

prit de corps... (*Pendant ce temps Simonne tire Mamolino par son habit pour le faire taire.*)

CANDAULE, *pouffant de rire malgré lui.*

Ah! ah! ah!

MAMOLINO, *éclatant.*

Ah! ah! ah! (*Aux autres.*) Il est très-gai, ce prince-là!

CANDAULE, *à Boccace.*

Voyons, n'as-tu rien à dire pour ta défense, Jean Boccace?

TOUS, *apercevant Boccace qui était masqué par un groupe.*

Boccace!

BOCCACE, *riant.*

Permettez...

LES SEIGNEURS.

Le voilà!

CHOEUR

AIR *nouveau de Montaubry.*

Ah! c'est une infamie!
Il payera de sa vie
Les contes qu'il publie
Avec trop de succès!
Il a beau se défendre:
De lui sans rien entendre,
Nous le ferons tous pendre,
Pour le brûler après.

LES BOURGEOISES, *l'examinant.*

Boccace!.. quelle ressemblance!

(*A part.*)

C'était lui!

PREMIÈRE DAME DE LA COUR.

Bientôt, comme vous,
Nous voulons en tirer vengeance!

SIMONNE.

Que faut-il faire?

LA PREMIÈRE DAME.

Suivez-nous!...

QUINQUIBIO, *aux bourgeois.*

Venez!

BOCCACE.

Ecoutez-moi.

CANDAULE.

C'est fait de toi.

REPRISE DU CHOEUR.

Ah! c'est une infamie, etc.

CANDAULE et LAMBERTINI.

Grâce, je vous en prie ;
Il faut que chacun rie
Des contes qu'il publie !...
Il vaut mieux vivre en paix !...
Vouloir le faire pendre,
C'est trop faire comprendre
A qui peut les entendre
Que ses contes sont vrais !

(*Les Dames de la cour entraînent les bourgeoises par la droite, les Seigneurs sortent par le fond avec les bourgeois.*)

CANDAULE, *à un seigneur.*

C'est bien... c'est bien... Je pars aujourd'hui, allez... (*Le seigneur sort par la gauche.*)

SCÈNE III.

CANDAULE, BOCCACE.

BOCCACE.

Les enragés ! ils me feront condamner !

CANDAULE.

Je tâcherai de te sauver !... Mais si pendant qu'il en est temps encore, tu fuyais chez moi, à Palerme !

BOCCACE.

Impossible, prince !

CANDAULE.

Et pourquoi ?

BOCCACE.

C'est que j'aime une jeune fille, un ange, qui doit être à Florence... et pour me rapprocher d'elle, je risquerais ma vie !

CANDAULE.

Risquer ta vie !... Non pas, j'ai besoin de toi !... Ecoute, les contes sont à la mode; eh bien, tu m'en feras de galamment troussés, et je dirai que j'en suis l'auteur... on le croira, quand on a de l'esprit comme moi !

BOCCACE, *à part.*

On emprunte celui des autres...

CANDAULE, *lui prenant le bras.*

Et pour commencer, je m'en vais te donner un sujet.

BOCCACE, *distrait.*

Merci, monseigneur; mon imagination...

CANDAULE, *allant s'asseoir sur un banc qui domine le terre de gauche.*

Ventre d'orange ! tu n'en a pas besoin, puisque je te donne

le sujet... m'y voici : un jeune homme, un beau jeune homme, aimable, bien fait, spirituel...

BOCCACE, *avec impatience.*

Accompli!

CANDAULE, *à part.*

Il va deviner, c'est sûr! (*Haut.*) Au moment de prendre pour femme une jeune fille qu'il ne connaissait pas, il voulut savoir si elle était aussi jolie, aussi accomplie qu'on le lui avait écrit... Tu conçois, il y a quelquefois de ces surprises désagréables...

BOCCACE.

Je sais, je sais...

CANDAULE.

Que fait mon jeune drôle?... qui était très-spirituel, comme je t'ai dit... Tu ne devinerais pas?...

BOCCACE, *impatienté.*

J'avoue que je...

CANDAULE.

Mon pauvre Jean, va, tu n'es pas fort!... Il s'introduit à prix d'or dans les étuves où la jeune fille se rendait...

BOCCACE, *se rapprochant vivement et avec attention.*

Ah!

CANDAULE.

Ça t'intéresse, hein?

BOCCACE.

Oui, oui, après?...

CANDAULE.

Et, caché dans un réduit obscur, il en sortit convaincu que sa future était la plus ravissante créature du monde!... Y es-tu?

BOCCACE, *très-ému.*

Oui, oui, allez toujours.

CANDAULE.

En ce moment, il y avait près de lui un pauvre aveugle en haillons.

BOCCACE, *à part.*

Ah! mon Dieu! je respire à peine!...

CANDAULE.

Et à chaque moment, mon aimable drôle disait au pauvre aveugle : « Tu ne vois pas ce cou charmant!... tu ne vois pas ce bras délicieux!... » Et il riait de l'aveugle, qui avait l'air bête... oh! bête...

BOCCACE, *riant.*

Le jeune homme?

CANDAULE.

Oui... mais non... Tu me fais dire des bêtises!... L'aveugle!

BOCCACE.

Mais cette jeune fille... si belle!... son nom? sa famille? où est-elle, savez-vous?...

CANDAULE, *se levant.*

Ah! comme tu y vas! Quel intérêt?...

BOCCACE, *cherchant à se calmer.*

Pardon!... mais comme poëte, comme auteur, j'ai besoin de connaître...*

CANDAULE.

Rien de plus!... Et avec ton imagination, n'y a-t-il pas là un joli conte? Voyons, comment prendrais-tu cela?

BOCCACE.

Je ferais du jeune homme un sot...

CANDAULE.

Un sot? Ventre d'orange!

BOCCACE.

Et de l'aveugle un heureux mortel admirant comme l'autre la beauté qu'il était censé ne point voir!

CANDAULE.

Mais alors il ne serait pas aveugle!...

BOCCACE.

Mais non, pas plus que moi!

CANDAULE.

Mais ce n'est pas mon histoire!...

BOCCACE.

Mais c'est la mienne!... Et l'indiscret aurait lui-même livré son trésor à un rival...

CANDAULE.

Qui le prendrait pour lui!

BOCCACE.

Pour le punir!

CANDAULE, *un peu décontenancé.*

Ce serait moins drôle...

BOCCACE.

Ce serait plus moral!...

CANDAULE.

Ha! ha! ha! Eh bien, va, c'est égal, va toujours!

BOCCACE.

J'y compte bien... Mais, d'abord...

* Boccace, Candaule.

CANDAULE.

Chut!... (*Lambertini paraît au fond et fait voir une lettre qu'il tient à la main.*) Qu'y a-t-il? Pourquoi déranger votre prince quand il compose?

SCENE IV.

LES MÊMES, LAMBERTINI.

Pardon, prince, c'est un billet qu'un inconnu vient de me remettre pour Jean Boccace.

BOCCACE, *le prenant vivement.*

Pour moi!

CANDAULE.

Peut-être de celle que tu aimes...

LAMBERTINI, *à mi-voix.*

C'est ce que j'ai pensé.

BOCCACE, *ouvrant le billet.*

Pardon, monseigneur. (*Jetant les yeux sur le billet.*) Ah! non, c'est d'une de ces bourgeoises qui sortent d'ici.

CANDAULE.

Ah! bah!

BOCCACE.

Un rendez-vous dans la grotte de Diane.

LAMBERTINI.

Lieu discret où le jour ne pénètre pas. (*A part.*) Ah! maître Jean, cette fois, les bourgeoises vont me venger de toi!

CANDAULE.

Vrai?... Heureux coquin!... encore un conte qui t'arrive. Tu iras?...

BOCCACE.

Non... oh! non... j'aime trop pour être infidèle quand j'espère!...

CANDAULE.

Tu as raison!... (*Prenant le billet.*) Donne-moi ça!

BOCCACE.

Ce billet?

LAMBERTINI, *à part.*

Allons, bien!...

CANDAULE.

Je suis curieux de savoir ce qu'on te veut; et s'il y a un mari... une bourgeoise... Ha! ha! ha! ventre d'orange!

BOCCACE, *retenant le prince.*

Permettez!.. je ne cède ma place qu'à une condition.

CANDAULE.

Une condition? une condition à ton prince?.. Laquelle?

BOCCACE, *suivant Candaule.*

Vous me direz quel était le jeune homme des étuves.

CANDAULE.

Eh bien ! c'est... c'est un jeune Sicilien de ma suite.

BOCCACE.

Et la jeune fille ?

CANDAULE.

Elle sera sa femme... Adieu... adieu. (*Il sort vivement par la droite.*)

SCENE V.

BOCCACE, LAMBERTINI.

BOCCACE, *avec dépit.*

Sa femme ! sa femme ! Pour moi tout est perdu !

LAMBERTINI.

Que voulez-vous dire ?

BOCCACE.

Ah ! mon ami ! si vous saviez ce que cet affreux petit prince me contait là !...

LAMBERTINI.

Quoi donc ?

BOCCACE.

Mon histoire des étuves, lorsque, passant pour un aveugle, je vis pour la première fois ma chère Fiametta.

LAMBERTINI.

Il sait ?..

BOCCACE.

Il sait quel est le fat, l'impertinent qui était là.

LAMBERTINI.

Ah bah !

BOCCACE.

Mais ils auront beau faire, je la rejoindrai, je l'enleverai à un rival qu'elle doit détester, puisqu'elle m'aime ! Ah ! il ne sera pas dit que depuis deux jours je la cherche de femme en femme ; qu'hier... j'ai touché au bonheur de si près... pour ne plus la revoir !.. non... je la sauverai !..

LAMBERTINI.*

Mais vous ne pouvez sortir d'ici.

BOCCACE.

Menez-moi près du grand duc... je me jette à ses pieds... je fléchis sa colère, et j'obtiens ma liberté pour un jour... pour quelques heures... le temps de courir à Florence, de retrouver

* Boccace, Lambertini.

Fiametta... et après ça qu'on m'emprisonne ! qu'on me pende !

LAMBERTINI.

Miséricorde ! quelle triste fin pour un conte !

BOCCACE.

Oh ! j'espère bien finir plus gaiement, et si je puis la rejoindre. Venez, venez, conduisez-moi. (*Il monte les premières marches de la terrasse.*)

LAMBERTINI, *le retenant.*

Impossible en ce moment... c'est un ministre qui reçoit ces maudits bourgeois... le grand duc ne veut voir personne, il est enfermé avec une princesse mystérieuse... sa sœur de la main gauche, qu'il veut présenter à la cour, avant de se séparer d'elle, car elle part ce soir même.

BOCCACE.

Une princesse, dites-vous ! Eh ! bien, je m'adresserai à elle... elle est jeune, jolie sans doute !... elle doit être bonne, elle m'aidera à fléchir son frère ! Venez ! venez !

LAMBERTINI, *regardant à gauche.*

Prenez garde ! voilà vos ennemis qui sortent du palais.

BOCCACE.

Ils ont l'air bien triomphants ! (*On entend à droite les cris de Candaule.*)

LAMBERTINI.

Eh mais ! ces cris par ici...

SCENE VI.

LES MÊMES, CANDAULE.

CANDAULE, *venant de la droite. Il rentre en fuyant, pâle, défait, tout en désordre.*

Arrêtez-les ! retenez-les ! c'est une infamie !

BOCCACE.

Le prince !

CANDAULE, *d'abord effrayé.*

N'approchez pas ! n'approchez pas !... Ah ! ah ! c'est toi ! si tu savais... ces misérables femmes...

LAMBERTINI.

Qu'est-il arrivé à monseigneur ?

CANDAULE.

Oh ! rien, rien ! une plaisanterie...

BOCCACE.

Vous auriez à vous plaindre...

CANDAULE.

Au contraire !... je ris... vois... je ris... (*A Lambertini.*) Éloi-

* Boccace, Candaule, Lambertini.

gnez-vous un peu... beaucoup... passionnément... non!... (*Lambertini s'éloigne.*) Encore... bien! et surtout ne me quittez pas.

BOCCACE.

Ce billet que vous m'avez...

CANDAULE, *baissant la voix.*

Oui, il était gentil, ton billet!

BOCCACE.

C'était...

CANDAULE.

C'était un guet-apens, un affreux guet-apens! Figure-toi... (*Se tournant vers Lambertini qui rit.*) Eh bien! éloignez-vous.

LAMBERTINI.

Vous m'avez dit de ne pas vous quitter.

CANDAULE.

Ne me quittez pas... mais éloignez-vous, et surtout n'écoutez pas!

BOCCACE.

Il y avait une femme dans la grotte de Diane?

CANDAULE.

Il y en avait dix... il y en avait vingt... Elles m'attendaient là, dans l'ombre, ces mégères. A peine étais-je entré, que me prenant pour toi, elles m'ont saisi, et je me suis aperçu qu'elles étaient armées de verges!

LAMBERTINI.

Ah! ah!

CANDAULE, *à Lambertini qui écoute en riant.*

N'écoutez pas. (*A Boccace.*) Hein!

BOCCACE.

Elles vous ont frappé au visage?...

CANDAULE.

Non... au contraire!

BOCCACE, *se contraignant pour ne pas rire.*

Elles vous ont?...

CANDAULE.

Veux tu bien te taire! .. Elles se vengeaient de toi en frappant ferme sur ma seigneurie.

LAMBERTINI, *à part.*

Il appelle ça sa seigneurie!... sa seigneurie.

BOCCACE.

Elles ne vous ont pas reconnu?

CANDAULE.

Non, de par tous les diables. j'avais eu l'esprit de me retourner... Enfin, je me suis échappé, mais... (*Les bourgeois entrent vivement par le fond.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MAMOLINO, CALANDRIN, QUINQUIBIO, BOURGEOIS.

CANDAULE, *poussant un grand cri.**

Ah ! (*Il se sauve du côté de Lambertini.*) Arrêtez ces femmes !

MAMOLINO.

Des femmes !...

LAMBERTINI *et* BOCCACE.

Mais non !...

CHOEUR *de Montaubry.*

Vivat ! vivat ! plus de crainte,
Notre tourment est fini ;
Le prince a compris notre plainte,
Boccace enfin sera banni !

CANDAULE.

Ah ! j'ai cru que c'étaient elles... Mais les maris, j'aime mieux ça !

MAMOLINO.

Oui, les maris qui sont veugés et qui crient : vive le grand duc !

TOUS, *agitant leurs bonnets.*

Oui, oui : vive le grand duc !

LAMBERTINI.

Le grand duc ?

CALANDRIN.

Il nous a rendu justice !

BOCCACE.

C'est-à-dire qu'il a fait une injustice !

MAMOLINO.

Ah! le voilà, messire Jean Boccace.

CALANDRIN.

Le beau conteur !

QUINQUIBIO.

Qui doit être pendu !

BOCCACE.

Le premier qui met la main sur moi !

LAMBERTINI.

N'approchez pas !

MAMOLINO.

Non, non !... mais il va partir.

* Boccace, Lambertini, les Bourgeois, Candaule.

CANDAULE.

Partir ?

MAMOLINO.

Oui, le grand-duc le condamne au bannissement.

CALANDRIN.

Il va quitter le duché à l'instant même.

TOUS.

Bon voyage !

BOCCACE.

Grand Dieu ! à l'instant ?... (*A Lambertini.*) Sans l'avoir revue !

MAMOLINO.

Et Quinquibio va le reconduire jusqu'à la frontière.

TOUS.

Oui, oui ! (*Ils avancent sur lui.*)

CANDAULE, *prenant le milieu.*

Halte là ! Boccace est mon hôte, je m'en charge.

TOUS, *murmurant.*

Mais non, mais...

BOCCACE.

Prince !

CANDAULE, *aux bourgeois.*

Ah ! il ne me fait pas peur comme à vous !... Je retourne aujourd'hui même en Sicile pour y recevoir mon auguste épouse, une princesse charmante qui part après moi pour me rejoindre à petites journées, avec une suite nombreuse, (*à Boccace*) dont tu feras partie.

TOUS.

A la bonne heure ! (*Les bourgeois remontent au fond à gauche.*)

BOCCACE, *à Lambertini.*

Non, non, je resterai à Florence, au risque de la vie !

LAMBERTINI.

Prenez garde !

CANDAULE, *regardant à droite au fond.*

Eh ! mais, la voici, c'est elle, c'est ma fiancée, que le grand duc vient de présenter à sa cour, et qui fait ses adieux à tout le monde. (*Il remonte.*)

BOCCACE, *à Lambertini.*

Je vais m'échapper !... (*Il fait un mouvement et se trouve en face de Mumolino, qui est descendu près de lui.*)

MAMOLINO, *l'arrêtant.*

Vous ne sortirez pas !

SCENE VIII.

LES MÊMES, FIAMETTA, DAMES, SEIGNEURS *du commencement de l'acte*, NEIPHILE, SIMONNE, BOURGEOIS, ETC. (*Fiametta, en riche parure, paraît au fond précédée de toutes les dames.— Les bourgeoises viennent de la droite et gagnent la gauche.*)

CHOEUR *de Montaubry.*

Allons, du courage!
C'est un mariage,
Où tout vous présage
Le plus riant avenir,
Et qu'une journée,
Aussi fortunée
Ne soit pas donnée
Au regret, au souvenir.

LAMBERTINI, *reconnaissant Fiametta.*

Ciel!

BOCCACE, *à Lambertini.*

Laissez-moi!

LAMBERTINI, *à Boccace.*

C'est elle!

BOCCACE.

Qui?

LAMBERTINI.

Silence!

CANDAULE, *allant à Fiametta.*

Ma chère Fiametta!

BOCCACE, *avec bonheur.*

C'est l'espérance!

REPRISE DU CHOEUR.

Allons, du courage, etc.

CANDAULE, *allant prendre Fiametta par la main.*

Ayez donc un air plus gai, plus heureux. A quoi pensez-vous?

BOCCACE, *caché par Lambertini, à part.*

Oh! à moi, à moi!

FIAMETTA.

Je pense, prince, qu'il faut quitter tout ce que j'aime! (*A part.*) Je ne le reverrai plus, lui!

CANDAULE.

Pas tout; vous me retrouverez à Palerme, où je vais vous attendre avec impatience!... Des larmes!...

BOCCACE, *à part.*

Elles sont pour moi !

FIAMETTA.

Pardon, ce sont des larmes d'adieu !... Mais le grand duc, mon frère, m'a permis de faire quelques cadeaux à d'anciennes amies, aux personnes de ma suite.

CANDAULE.

Faites, ma belle fiancée, faites !

BOCCACE, *vivement.*

Sa fiancée !... (*Fiametta s'approche de Néiphile et des autres, qui restent près de leurs maris, pour leur faire ses cadeaux. Une des dames porte un riche coffret où Fiametta prend différents bijoux.*)

CANDAULE, *à part et désignant les bourgeoises.*

Elles osent me regarder en face, les scélérates!... (*Il s'approche de Boccace.*)

BOCCACE, *à part.*

Elle !... Mais alors, celui qui me la montrait aux étuves, c'était...

CANDAULE, *lui prenant le bras.*

Hein ! comment la trouves-tu ?

BOCCACE, *avec feu.*

Comment je la trouve ? Mais... (*se reprenant sur un signe que lui fait Lambertini*) pas mal ! pas mal !...

CANDAULE.

Tu es bien tiède !... Moi, vois-tu, je suis content, content !... (*Il retourne vers Fiametta.*)

LAMBERTINI, *bas.*

Que dit le prince ?

BOCCACE, *de même.*

Il dit qu'il est battu et content.

CANDAULE, *à Fiametta.*

Et maintenant que vous avez fait toutes vos libéralités, (*Musique piano à l'orchestre jusqu'à la fin de l'acte.*) ma jolie fiancée, il faut que je vous présente un pauvre diable que je veux attacher à votre personne... (*riant*) pour le sauver de la corde.

FIAMETTA, *se trouvant en face de Boccace et poussant un cri étouffé.*

Ah !

CANDAULE.

Quoi donc ?

FIAMETTA, *se remettant.*

Rien ! c'est ce vilain mot qui m'a fait peur !

CANDAULE, *à part.*

Bonne petite ! (*Haut.*) Il vous contera quelques petites histoires

en route, cela vous fera passer le temps... loin de moi... Je ne sais pas s'il y réussira, mais enfin... Tenez, tenez .. je vous trouve déjà l'air plus gai!... Ah, vous avez fait tous vos petits cadeaux à votre suite... c'est dommage! (*Montrant Boccace.*) N'avez-vous rien pour lui. (*Fiametta détache lentement sa petite médaille et la donne à Boccace.*)

BOCCACE, *s'agenouillant à mesure qu'elle avance vers lui.*

Ah! princesse! (*Scène muette, Fiametta regagne la droite.*)

CANDAULE, *à Boccace.*

Ah çà, je veux qu'en route tu me fasses un conte... pour moi... un joli conte... entends-tu?

BOCCACE.

Oui, prince, je vous le promets. (*Montrant son front*) Je l'ai déjà là!

CANDAULE.

Ah! bah!... et le titre... le titre?

BOCCACE.

Ce sera la Fiancée...

CANDAULE.

La Fiancée de qui?

BOCCACE.

La Fiancée... du roi de Garbe.

CANDAULE, *riant.*

Ah! bien! (*Aux seigneurs.*) Partons, messieurs. Mes noces à Palerme.

BOCCACE, *bas à Lambertini et regardant Fiametta avec amour.*

Non... Les mieunes en Provence.

CHOEUR.

Vivat! vivat! plus de crainte,
Notre tourment est fini,
Le prince a compris notre plainte
Boccace enfin sera banni.

(*Fiametta jette un dernier regard à Boccace, qui de l'autre côté serre la main à Lambertini. — Les bourgeoises qui sont restées en dehors de cette scène prennent le bras de leurs maris qui remontent pour sortir. — Le rideau tombe sur ce tableau.*)

FIN.

Paris.—Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.